

UNIVERSITÉ DE LYON

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE - N° 303

LE PALUDISME DANS LA GRÈCE ANTIQUE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

SECTION DE MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement devant la Faculté de Médecine et de Pharmacie

Le 26 Novembre 1930

PAR

Georges CHAIROPOULOS

Diplômé de Médecine Légale et de Psychiatrie

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

Né le 10 Août 1906 à MYCÈNES (Argos) GRÈCE



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

1930

Le PALUDISME dans la GRÈCE ANTIQUE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE LYON

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE - N° 303

LE PALUDISME DANS LA GRÈCE ANTIQUE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

SECTION DE MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement devant la Faculté de Médecine et de Pharmacie

Le 26 Novembre 1930

PAR

Georges CHAIROPOULOS

Diplômé de Médecine Légale et de Psychiatrie

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

Né le 10 Août 1906 à MYCÈNES (Argos) GRÈCE



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

—
1930

PERSONNEL DE LA FACULTE

Doyen honoraire	M. L. HUGOUNENQ
Doyen	M. J. LEPINE
Assesseur	M. ROLLET

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, CAZENEUVE, ROQUE, LANNOIS, HUGOUNENQ, ROCHET, BARRAL.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM PIC
Cliniques chirurgicales	PAVIOT
Clinique obstétricale et Accouchements	TIXIER
Clinique ophtalmologique	BERARD
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	VORON
Clinique neurologique et psychiatrique	ROLLET
Clinique des maladies des enfants	NICOLAS
Clinique des maladies des femmes	LEPINE (J.)
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURICQUAND
Clinique des maladies des voies urinaires	VILLARD
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie	COLLET
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	GAYET
Chimie biologique et médicale	NOVE-JOSSERAND
Chimie organique et Toxicologie	CLUZET
Matière médicale et Botanique	FLORENCE
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	MOREL
Anatomie	BRETIN
Histologie	GUIART
Physiologie	LATARJET
Pathologie interne	POLICARD
Pathologie et Thérapeutiques générales	DOYON
Anatomie pathologique	FROMENT
Chirurgie opératoire	CADE
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie	FAVRE
Médecine légale	PATEL
Hygiène	ARLOING (F.)
Thérapeutique	Etienne MARTIN
Pharmacie et Pharmacologie	COURMONT (P.)
Hydrologie thérapeutique et climatologie	SAVY
	LEULIER
	PIERY

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Pathologie externe	MM. VALLAS
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Anatomie topographique	MM. THEVENOT (Léon)
Puériculture et hygiène de la première enfance	RHENTER
Chirurgie expérimentale	TAVERNIER
Applications du radium	NOGIER
Stomatologie	TELLIER

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
NOGIER	CHALIER (Joseph)	MARTIN (Joseph)	CHAMBON
ROCHAIX	NOEL	ROCHET (Ph.)	CIBERT
RHENTER	DUMAS	VERTHEIMER	EPARVIER
MAZEL	DUFOURT	GATE	GUILLEMINET
SANTY	DEVIC	BERNHEIM	MORENAS
CHALIER (André)	GABRIELLE	DECHAUME	ROCHE
	MANCEAU	POLLOSSON	REBATTU ch.]

M. RAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THESE

MM. GUIART, président ; CORDIER, assesseur ;
GATÉ et MORENAS, agrégés.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.



A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE BIEN-AIMÉE

Hommage du culte pieux et profond que je lui ai voué, puisque mon seul souci, en toutes circonstances, est de me montrer digne de la tendre bonté dont elle m'aurait entouré et comblé si un destin brutal ne m'en avait privé trop tôt.

A LA MÉMOIRE DE MON FRÈRE ET DE MA SŒUR

A MON PÈRE

Faible témoignage de ma profonde reconnaissance, pour sa vie toute entière de sacrifices et d'impuisable affection.

A MES FRÈRES

Notre enfance commune me rend leur affection très chère.

A MES SŒURS

A TOUS MES PARENTS ET AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE MONSIEUR J. GUIART
Professeur de Parasitologie et d'Histoire de la Médecine
à la Faculté de Lyon
et à l'Université de Cluz (Roumanie)
Chevalier de la Légion d'honneur

En témoignage de notre respectueuse reconnaissance pour le grand honneur qu'il nous fait de présider cette thèse. Il nous a inspiré ce sujet, que nous avons élaboré grâce à ses cours d'histoire de la Médecine et de parasitologie. Nous le remercions bien vivement et le prions de croire à notre profond attachement.

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL NICLOT

Helleniste distingué, son érudition nous fut infiniment précieuse dans l'élaboration de ce travail. Il l'a mise à notre disposition avec une bonne grâce charmante. Il a été un de ceux qui ont le plus affermi notre attachement à la France hospitalière.

A MONSIEUR VACHEZ
Chef de clinique médicale à l'Hôtel-Dieu

Son amabilité et sa sollicitude nous a vivement touché. Notre reconnaissance lui est déjà acquise.

A MES JUGES

A MONSIEUR LE MÉDECIN INSPECTEUR LANNE
Ancien Directeur
de l'Ecole du Service de Santé Militaire
Commandeur de la Légion d'Honneur

Hommages respectueux.

AU P. R. R. PITRE
Directeur de la Réunion de Notre-Dame à Lyon

Respectueuse reconnaissance pour
le bon accueil que nous avons
toujours trouvé en lui.

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE D'ATHÈNES

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON
ET DE L'ÉCOLE MILITAIRE

Arrivé en France à la suite d'un long voyage, nous étions pris par la nostalgie du pays natal; après un beau soleil de l'Héllade et un ciel bleu, nous avons trouvé ici un automne brumeux, plein de feuilles jaunies. Notre connaissance rudimentaire du beau langage français nous confinait dans un triste isolement. Mais les sympathies nous sont bientôt venues, adoucissant les rigueurs de l'exil.

Des chefs bienveillants et attentifs nous ont fait aimer la rude discipline de l'armée, en nous faisant comprendre ce qu'elle a de noble dans l'abnégation qu'elle réclame. La bonne camaraderie d'une Ecole Militaire nous a permis d'apprécier les qualités du caractère français, alors que les amis, que nous avons rapidement trouvés, s'efforçaient de comprendre le génie d'un peuple qui possède la gloire d'avoir porté la civilisation au monde occidental.

Le souvenir des Maîtres qui nous ont enseigné la médecine nous suivra dans notre patrie et à la fin de ce long séjour, qui nous a fait aimer la France, nous sommes heureux de dire que nous la considérerons toujours comme une seconde patrie.

Le PALUDISME dans la GRÈCE ANTIQUE

Introduction

Il n'est certes pas d'affection plus fréquente que le paludisme. On le rencontre en effet, dans presque toutes les parties du monde. Seules certaines régions tempérées ou arctiques y échappent, encore que pour ces dernières il s'agisse maintes fois des zones assainies et que l'on puisse y voir, le cas échéant, quelques cas isolés de contagion apportés par les individus venus de région palustre: tels les cas observés en France, sur des soldats ayant fait la guerre en Orient.

Mais à quelle époque est-il apparu dans la littérature? C'est le point que nous nous proposons d'étudier au moins en ce qui concerne la littérature grecque, tant médicale que générale.

L'idée de ce travail nous a été donnée par M. le Professeur Guiart, qui a pensé avec sa grande bienveillance que notre nationalité pouvait faciliter la tâche. Nous tenons à le remercier des précieux conseils qu'il nous a prodigués et de la sollicitude qu'il nous a toujours témoignée.

M. le Général Niclot a contribué, dans une large mesure, à l'élaboration de ce travail grâce à sa connais-

sance approfondie de la langue grecque. C'est également un devoir de citer M. Vachez, chef de clinique médicale à l'Hôtel-Dieu, qui nous a aidé à rédiger cette thèse.

Dès l'abord, nous devons avouer que malgré les plus grandes présomptions en faveur de l'existence du paludisme dans la Grèce antique, nous n'avons pas la prétention d'apporter une certitude: toutefois, en feuilletant une littérature très abondante, médicale et générale, nous avons réussi à réunir un grand nombre d'arguments. Mais l'on sait du reste que les anciens n'étudiaient que les symptômes et n'en faisaient que très rarement la synthèse; de plus aucun signe d'infection palustre, telle qu'elle est bien prouvée à l'heure actuelle, n'est pathognomonique et c'est pourquoi nous n'oserons pas affirmer, malgré les nombreux arguments que nous allons exposer dans les pages qui vont suivre, la présence certaine de la malaria dans la Grèce antique.

Comment allons-nous grouper les faits que nous avons recueillis en faveur de notre sujet?

Il nous a paru commode d'exposer, dans une première partie, les différents documents proprement littéraires, dont nous disposons, parce qu'ils constituent une œuvre d'information moins sûre que les écrits médicaux d'Hippocrate et de ses successeurs. Ils nous apporteront néanmoins des éléments intéressants, à l'appui de l'idée que nous défendons.

Nous diviserons cette partie en trois chapitres: dans le premier nous envisagerons ce qui, dans les œuvres grecques, peut être considéré comme relatif à des symp-

tômes appartenant au paludisme; dans le deuxième, nous chercherons à démontrer que certaines épidémies, dont nous avons trouvé la description, peuvent être des épidémies palustres; enfin dans le troisième, nous citerons des villes et des lieux, qui montrent que l'existence des marais et des moustiques avaient suffisamment frappé l'imagination des anciens grecs, puisqu'ils avaient donné un nom dérivé d'helos=marais et de konops=moustique, à ces villes et à ces lieux.

Puis, dans une deuxième partie, nous étudierons, dans un premier chapitre, les données cliniques recueillies à travers la littérature médicale et qui nous ont paru se rapporter au paludisme; dans un deuxième, la pathogénie, l'étiologie, le diagnostic, le pronostic, les travaux d'assainissement cités par les auteurs et qui nous semblent relever de la prophylaxie paludéenne et le traitement symptomatique et empirique en usage à cette époque. Enfin, dans un troisième et dernier chapitre, ces données une fois réunies, nous en ferons la critique et la synthèse, tâchant de montrer comment ces observations anciennes peuvent se superposer au paludisme, tel que nous le connaissons de nos jours.

Comme conclusion, nous insisterons sur le point suivant: C'est d'un ensemble de renseignements et non d'une seule preuve rigoureuse que nous tirerons la presque certitude que le paludisme a infesté notre patrie dans l'antiquité, comme il le fait encore à l'heure actuelle.

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

CHAPITRE PREMIER

Ce qui dans les auteurs grecs peut se rapporter au paludisme

Dans les ouvrages grecs qui sont parvenus jusqu'à nous, dont malheureusement une grande partie a péri dans les nombreuses vicissitudes subies par notre pays, nombreux sont les passages qui peuvent être considérés comme relatifs au paludisme. Ces faits, nous les avons trouvés, soit dans les ouvrages de littérature pure : poèmes épiques, tragédies, comédies, soit dans les ouvrages des historiens : Diodore de Sicile, Diogène Laërce, Xénophon, soit enfin dans les ouvrages des philosophes qui à cette époque condensaient dans leurs écrits la science entière de leur temps.

Il nous a semblé logique d'adopter, une fois pour toutes dans cette étude analytique, l'ordre chronologique. Nous verrons, et ceci n'est pas pour nous surprendre, les documents devenir de plus en plus nombreux, à mesure que nous arrivons à des temps plus rapprochés.

La première manifestation littéraire grecque qui nous soit parvenue est sans conteste les poèmes Orphiques¹. L'imagination populaire qui les avait attribués à Orphée, leur a donné leur nom. Leur date est incertaine et varie dans de larges proportions suivant les auteurs, puisque certains vont jusqu'à les placer au XXX^e siècle avant J.-Ch.; alors que d'autres plus nombreux les situent au XIII^e siècle avant notre ère. On a discuté jusqu'à leur authenticité, mais en somme, on ne nie pas leur ancienneté. Quoiqu'il en soit, il y est fait mention des fièvres. Il est à remarquer que non seulement elles y sont citées, mais encore que les principales formes des fièvres intermittentes y sont distinguées, telles que la fièvre tierce et la fièvre quarte. En outre, ces fièvres sont caractérisées comme des affections durant fort longtemps et difficiles à guérir.

Il faut ensuite sauter plusieurs siècles pour arriver à l'époque Homérique. En effet, dans l'Iliade, l'on trouve quelques idées intéressantes se rapportant à la médecine en général et aux fièvres en particulier: Il nous paraît intéressant de signaler tout d'abord qu'Homère y fixe la naissance de la médecine pratique et des premiers médecins. Jusqu'à ce jour, cet art avait été considéré comme un apanage de divinités secondaires et la guérison était de ce fait attribuée à des manières de miracles

«(1) Εἰ δὲ πυριφλεγέθων ἐτερήμερος ἄνδρα θαμύζων ἢ κρυερὸς μάρπτων πυρετὸς παραενήνοθε γυίοις, ἥ τέ τε τεταρταίης πῆμα· βραδύ, μήποτε λήγειν βουλομένης, ἀλλ' ἄέν, ὅπη πελάσῃσι μενούσης τὸν σὺ γ' ἰήσασθαι δι' ἀμύμονος αὐτίκ' ἄχάτου».

(Littrique V. 672)

que l'on sollicitait des Dieux par des offrandes. A cette époque, elle quitte l'Olympe et l'on note l'apparition des premiers médecins grecs. En effet nous lisons dans Homère, que le service sanitaire tout entier du camp des Grecs, à l'époque de la Guerre de Troie, était confié non pas à des prêtres mais à des médecins laïques, « médecins mortels ». Parmi eux se distinguaient Machaon et Podalire, fils d'Esculape, sans compter une foule d'autres que leur talent moins éclatant n'a pas fait prendre pour des fils des dieux et qu'Homère appelle polypharmaque « πολυφάρμακοι », entendant par là qu'ils étaient capables d'un grand nombre de guérisons, soit par des médicaments, soit par des pratiques magiques.

Il faudra plus de quatre siècles à ce corps médical qui vient de naître, pour aboutir à l'épanouissement de la période Hippocratique que nous devons étudier dans la deuxième partie de ce travail. Après cette digression historique nous devons revenir à notre sujet et voir ce qui dans Homère peut se rapporter à la malaria.

La première mention du terme « pyretos », le plus généralement employé pour désigner la fièvre se trouve dans l'Iliade².

Par ces mots, Homère compare le mal causé aux Troyens par Achille, aux maux qui fondent sur les

(2) « Τὸν δ' ὁ γέρων Πρίαμος πρῶτος ἶδεν ὀφθαλμοῖσιν παμφαίγονθ' ὥστ' ἀστέρα ἐπεσσύμενον πεδίῳ, ὅς ῥά τ' ὀπώρας εἶσιν ἀρίζηλοι δὲ οἱ αὖγαι φαίνονται πολλοῖσι μετ' ἀστράσι νυκτὸς ἀμολγῇ ὃν τε κυν Ὀρίωνος ἐπίκλησιν καλέουσιν λαμπρότατος μὲν ὅδ' ἐστὶ κακὸν δέ τε πῆμα τέτυκται, καὶ τε φέρει πυρετὸν δειλοῖσι βροτοῖσιν ». (Iliad. ch. XXII V. 31).

hommes dans la saison des fruits « opori ». Cette saison commence à la fin juillet, c'est-à-dire au moment de l'apparition dans le ciel du Chien d'Orion, ce qui correspond à la période la plus chaude de l'année. Elle est appelée signe funeste parce qu'elle envoie aux malheureux mortels une fièvre dévorante.

L'été et l'automne sont bien en effet les saisons où le paludisme sévit le plus dans la Grèce moderne.

Ajoutons cependant que des philologues modernes autorisés, ne voient dans le mot pyretós, à l'époque Homérique, que le sens de **chaleur ardente**.

Arrivés à Hésiode, poète grec du IX^e siècle, nous avons été surpris de voir que cet auteur ne fait aucune allusion prochaine ou lointaine au paludisme.

Ceci nous a paru d'autant plus surprenant que les « Travaux et les Jours » qu'il nous a laissés contiennent une foule de préceptes d'hygiène rurale et que la Béotie, dont Hésiode était originaire, était connue comme une contrée marécageuse. Il serait imprudent de conclure de son chef que la malaria n'existait pas en Béotie de son temps.

Il semblerait cependant, à en croire Snidas, grammairien et lexicographe grec du X^e siècle de notre ère, que le nom de fièvre Ephialte, se trouvait dans Hésiode (fragm. 80) mais il ne s'agit probablement que du mauvais génie dont on a emprunté plus tard le nom, pour désigner une des formes les plus graves de la fièvre intermittente ou de la fièvre rémittente, si communes en Grèce.

Théognis, moraliste grec, qui a vécu vers le milieu du VI^e siècle av. J.-Ch., parle dans les « sentences élégiaques » d'une fièvre avec frisson.

« Rien ne dompte plus l'homme de bien que la pauvreté; elle le dompte plus cruellement que la vieillesse avec ses cheveux blancs, que la fièvre dévorante ».

Ce qui doit retenir notre attention dans cette phrase, c'est le mot « *êpialos* », employé pour désigner la fièvre et dont l'étymologie paraît incertaine.

Il est bien probable qu'il dérive du mot *êpios*=doux et *ôlea*=chaleur; mais il est certain qu'il fut confondu au début avec le mot *êpiales*, nom sous lequel les anciens grecs désignaient un démon qui causait les **cauchemars**. Ce n'est que plus tard que ce mot a eu la signification de fièvre et parfois de frisson. Hésychius³ entend par le mot *êpiales*, le frisson qui précède la fièvre, Galien⁴ une fièvre rémittente quotidienne dans laquelle le malade éprouve à la fois du frisson et de la chaleur; il ajoute même que certains médecins attiques désignent ainsi le frisson qui précède la fièvre.

Il est donc très vraisemblable que le terme *êpialos* fut employé pour désigner une maladie fébrile précédée d'un stade de frisson bien spécifique. En admettant cette explication il ne serait pas illogique de considérer que dans cette phrase Théognis, fait allusion à la **malaria** et que cette affection était connue en Grèce dès la moitié du VI^e siècle avant notre ère.

Nous arrivons maintenant au V^e siècle avant J.-Ch.,

(3) « *Ρίγος πρὸ πυρετῶδες* »,

(4) « *Ἡπίαλος ἰδίως ὀνομαζόμενος, ὅταν ἅμα πυρέττουσί τε καὶ ρίγουσι, καὶ ἀμφοτέρων αἰσθάνονται κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον ἐν τῷ ἅπαντι μορίῳ τοῦ σώματος. Φαίνονται δὲ τῶν Ἀττικῶν ἀνδρῶν ἔνιοι καὶ τὸ πρὸ τοῦ πυρετοῦ ρίγος οὕτως ἐνομάζονται* ». (Galien vol. VII. livr. II p. 336)

et nous allons trouver, comme nous le signalions au début de ce chapitre, des allusions beaucoup plus nombreuses au sujet qui nous préoccupe.

Faut-il attribuer cette plus grande fréquence au nombre beaucoup plus considérable des ouvrages que nous possédons de cette époque, ou faut-il l'attribuer au contraire au fait que la Guerre du Péloponèse a eu lieu et qu'elle a pu, soit importer, soit disséminer et accroître les accidents paludéens? Il est très difficile de nous prononcer.

Deux siècles environ après Théognis, nous arrivons à l'époque de Pindare (520-450 av. J.-Ch.).

Dans la troisième ode pythique écrite vers 470 av. J.-Ch., l'auteur, cherchant un remède aux tourments que la fièvre causait à Hiéron de Syracuse s'écrie :

« Ah s'il m'était permis, d'exprimer un vœu que tous les cœurs forment avec moi, je supplierais les dieux de rappeler à la vie le noble Chiron, fils Philyre, de le voir encore régner dans les vallées de Pelion, tel qu'autrefois, lorsqu'il y élevait le père de la santé Esculape, je lui aurais inspiré de procurer un artisan habile à calmer la chaleur et les maux des nobles héros. »

Faudrait-il voir ici une allusion à la malaria? de même que dans le passage où il présente Esculape, guérissant les maux des hommes « engendrés par le feu de l'été ou par la rigueur de l'hiver? » Rien ne nous permet de l'affirmer.

Un autre témoignage, en faveur de l'existence du paludisme nous est fourni par de nombreux passages des « guêpes » d'Aristophane, qui furent écrites vers 425 av. J.-Ch. Ainsi nous voyons dans un passage le

vieux magistrat Philocléon disant: « Et je n'en recevrais pas moins mon salaire, même quand j'aurais la fièvre ». Mais le passage le plus intéressant se trouve dans l'intermède. Selon l'habitude du théâtre grec, l'auteur s'adresse directement aux spectateurs et rappelle ses succès passés. Il rappelle que « l'année dernière il a attaqué en outre ces fiévreux pâles et frissonnants, qui dans l'ombre étranglaient vos pères et suffoquaient vos aïeux ».

Aristophane, dans cette phrase, fait allusion aux accès de fièvre auxquels Philocléon était sujet et nous suggère ainsi l'idée que la malaria était bien connue à son époque.

A côté des comiques, les grands philosophes nous apportent également quelques précisions en faveur du paludisme.

Platon, qui a vécu vers 425-352 av. J.-Ch. est très explicite dans « Timée », où comme on le sait, il donne sa conception générale de la médecine.

En ce qui nous concerne, il définit ainsi les maladies causées par l'action des éléments, ou de l'un d'eux en excès et il distingue quatre espèces de fièvre : fièvres continues, quotidiennes, tierces et quartes. « Quand c'est l'excès du feu, le corps est en proie à des chaleurs et à des fièvres continues; quand c'est l'excès de l'air, les fièvres sont quotidiennes; quand c'est celui de l'eau, elles sont tierces; et quartes quand c'est celui de la terre ». Il élimine d'autre part l'action de la bile dans la production de la fièvre.

L'intérêt de ce passage n'est certes pas dans la pathogénie de la fièvre donnée par Platon; il est au contraire

dans cette énumération très explicite des fièvres intermittentes que l'on trouve dans les accès paludéens.

Il a certainement en vue en décrivant ces fièvres, au milieu d'autres maladies pouvant causer la pyrexie, certains malades atteints de paludisme. Il semble donc **confirmé** par le passage cité que le paludisme était endémique en Grèce à l'époque platonicienne. A côté du philosophe Platon, le génie qui a tant ajouté à l'enseignement de Socrate, Xénophon l'historien, nous paraît plus effacé parmi les élèves du grand maître. Pour nous il a cependant un grand intérêt, car s'il s'élève beaucoup moins vigoureusement que son condisciple jusqu'à l'idée générale, du moins collationne-t-il dans ses œuvres les faits historiques et c'est ainsi que nous avons relevé dans la *Cyropédie* le passage suivant :

« Lorsque Cyrus dit à son père qu'il a choisi des médecins pour son armée » Cambyse réplique : « les médecins dont tu parles, mon fils, me font l'effet de certains raccommodeurs d'habits déchirés : les médecins quand on est malade, viennent vous guérir, mais pour toi, il y a une mesure plus noble à prendre relativement à la santé, c'est d'empêcher ton armée d'être **malade** ». Et en précisant, il ajoute : « Quand tu dois rester quelque temps au même endroit, aie soin avant tout de t'assurer d'un campement salubre, car le peuple répète sans cesse que l'air est salubre dans telles contrées et malsain dans d'autres ; pour avoir le témoignage et en juger sûrement considère la constitution physique des habitants et la couleur de leur teint ». (Xénophon. *Cyrop.* Livre I. Chap. VI).

Ceci paraît bien nous démontrer que certaines affec-

tions étaient particulières à des contrées déterminées. Cette description du visage des habitants de certaines régions, ne ressemble-t-elle pas étrangement à celle que l'on observe dans la cachexie palustre?

Dans les « Dits mémorables de Socrate » qui nous sont rapportés par Xénophon, nous relevons cette phrase. Comme Aristippe lui demandait s'il connaissait quelque chose de bon, Socrate répondit: « Vous me demandez si je connais quelque chose de bon? bon pourquoi? pour la fièvre? »

Socrate dans cette phrase faisait-il allusion aux fièvres intermittentes et par conséquent à la malaria?... Pour finir avec Plutarque, qui a vécu au début de l'ère nouvelle (50 ans après J.-Ch.), nous devons étudier la maladie de Périclès, dont il nous donne la description: Ce récit nous permet de conclure que ce n'est pas à la peste, ainsi que l'on croit communément, qu'a succombé le célèbre homme d'Etat Athénien :

Plutarque, nous dit en effet, que la maladie de Périclès n'a pas été aiguë et intense, mais longue et lente : elle a eu des phases successives et amené à la longue un affaiblissement de ses forces physiques et de ses facultés psychiques. Ce tableau, tracé par Plutarque, nous semble se rapporter beaucoup plus à la malaria qu'à toute autre affection, encore qu'une tuberculose subaiguë puisse être également envisagée. D'ailleurs, lorsque Diodore de Sicile nous dit que la recrudescence de la peste en 429 av. J.-Ch. était due à l'action du soleil, sur un sol devenu marécageux, il nous donne l'impression qu'il confond la peste avec la malaria.

Nous avons résumé, dans ce premier chapitre, ce que

nous pouvons appeler des faits cliniques. Nous avons en effet recueilli à travers la littérature beaucoup de symptômes, qui présentent une grande analogie avec la description clinique du paludisme, tel qu'il est connu de nos jours.

Il nous reste dans un deuxième chapitre, à analyser, ce qui dans les écrits grecs anciens se rapporte à certaines épidémies. En effet, il semble bien que parmi les nombreuses maladies épidémiques, qui ont ravagé la Grèce à de nombreuses périodes, plusieurs d'entre elles peuvent, sinon avec certitude, du moins avec beaucoup de vraisemblance, être étiquetées paludisme.

CHAPITRE II

Epidémiologie

Tous ceux qui dans l'antiquité se sont occupés des épidémies, historiens aussi bien que médecins, les distinguent sous des noms différents :

νοῦσος λοιμική, πάθη λοιμικά, λοιμός c. t. c. = peste.

Le mot de peste, que nous allons trouver fréquemment au cours de cette étude, ne doit pas être pris dans l'acception actuelle. Nous signalons ici une fois pour toutes, que le mot peste désignait à cette époque, toutes les poussées épidémiques. Notre mot maladie pestilentielle, a encore à leur endroit une exception trop étroite; car il ne désigne d'habitude, que la peste, le choléra et la fièvre jaune.

Nous ne nous étendrons pas sur ces épidémies en général, mais nous limiterons notre travail à démontrer que quelques-unes d'entre elles n'étaient autre chose que des épidémies probables de paludisme.

a) Tout d'abord, bien avant la Guerre de Troie, nous devons étudier l'épidémie des Ectènes, ainsi que celle

qui a détruit l'ancienne peuplade Béotienne de Phlegye¹. (Pausanias, IX, 5). Rien dans ce que nous en dit Pausanias ne nous permet de penser que cette peste fût du paludisme, sinon les travaux d'assainissement qui la suivirent et que nous étudierons dans un chapitre ultérieur.

b) Vient ensuite, l'épidémie qui décimait l'armée grecque campée devant Troie, et dont Homère parle dans les premiers vers de l'Iliade. M. Cardamatis pense que cette épidémie pouvait bien être du paludisme; rien cependant dans le texte ne nous permet de la différencier d'une autre maladie infectieuse. Il serait même trop osé de prétendre que ce passage nous fournit une preuve évidente de paludisme.

Toutefois Troie avait à ses portes « le roseau et le marécage » (Odys., XIV, v. 474) et dans les guerres, en pays marécageux, on observe toujours du paludisme. Il est donc bien probable que le poète fait ici allusion à la malaria.

c) L'épidémie des habitants de Selinonte, qui nous est connue par Diogène Laërce² est encore plus significative: « Les habitants de Selinonte, étant affligés de

(1) « Καὶ τούτους μὲν ἀπωλέσθαι λοιμῶδει νόσῳ φασίν ».

(Pausanias IX. 5).

(2) « Τοῖς δὲ Σελινουντίοις ἐμπεσόντος λοιμοῦ, διὰ τὰς ἀπὸ τοῦ παρακειμένου ποταμοῦ δυσωδίας, ὥστε καὶ αὐτοὺς φθείρεσθαι καὶ τὰς γυναῖκας δυστοκεῖν ἐπινοῆσαι τὸν Ἐμπεδοκλέα καὶ δύο τινὰς ποταμοὺς ἐπαγαγεῖν ἰδίαις δαπάναις· καὶ καταμίξαντος γλυκᾶναι τὰ βέύματα· οὕτω δὲ λήξαντος τοῦ λοιμοῦ ».

(Diogène Laërce H. II 70)

la peste, causée par l'infection d'une rivière voisine, qui exhalait de mauvaises odeurs et faisait avorter les femmes, Empédocle imagina de conduire à ses propres dépens, deux autres rivières dans celle-là pour en adoucir les eaux par ce mélange; effectivement il fit cesser le fléau... »

Empédocle attribue cette épidémie aux eaux stagnantes et empestées du fleuve de la ville. D'ailleurs les mesures prophylactiques, qui ont été prises, par le médecin philosophe, sont bien celles que prescrit l'hygiène moderne, pour enrayer le paludisme.

d) L'épidémie qui ravagea Thèbes et que nous trouvons dans « Œdipe Roi » nous paraît digne d'être citée.

« La ville de Thèbes est depuis trop longtemps agitée par l'orage et ne peut plus soulever la tête au-dessus des flots ensanglantés qui la submergent : les germes fructifiants se dessèchent sur la terre; la mort frappe les troupeaux et les enfants dans le sein de leurs mères. Une divinité armée lance sur la ville les feux de la fièvre, la peste redoutable dépeuple ainsi la cité de Cadmus. Le noir Hadès s'enrichit de nos gémissements et de nos pleurs ».

Sophocle par ces mots rappelle à ses auditeurs, les véritables ravages que la peste a causés en 430 av. J.-Ch. La perte de récoltes et l'épizootie nous font penser à toutes les épidémies mal définies qui sévissent en temps de famine, alors que l'action désastreuse sur les naissances nous suggère l'idée de la malaria.

e) Celle qui a sévi en face des îles de Chios et de Rhodes, dans les lieux où aujourd'hui encore on trouve

le paludisme à l'état endémique et que décrit Diodore de Sicile³.

« En face de ces îles beaucoup de maux ont jailli à cette époque. Les inondations survenues durèrent fort longtemps, jusqu'au point que les fruits n'arrivaient pas à mûrir, alors qu'un état infectieux sévissait sur les villes, consécutif à la corruption de l'air. »

Diodore de Sicile, dans ce passage, met à l'origine de cette épidémie, les eaux pluviales qui l'ont précédée, ainsi que la corruption de l'air qui en fut la conséquence. Nous nous hâtons de dire qu'il nous est difficile de mettre une étiquette à cette peste :

Néanmoins on ne voit guère que deux maladies susceptibles d'être ici en cause : la fièvre typhoïde et le paludisme. Serait-ce la deuxième ? il nous est difficile de l'affirmer.

f) Nous arrivons maintenant à la fameuse peste d'Athènes, déclenchée en 429 av. J.-Ch., à l'époque de Périclès et de laquelle Thucydide nous a laissé une longue description. Mais si nombreux que soient les renseignements laissés par l'historien de la Guerre du Péloponèse sur la « peste d'Athènes » ils ne sont point suffisants pour identifier avec certitude la nature de la maladie. Les médecins modernes pensent que cette épidémie a pu être la peste, le typhus, la variole mais cer-

(3) « Τὴν δ' ἀντιπέραν τῶν νήσων κατ' ἐκείνους τοὺς καιροὺς διὰ τὸν κατακλυσμὸν μεγάλας καὶ δεινὰς καταχεῖν ἀτυχίας. Διὰ μὲν γὰρ τὰς ἐπομβρίας ἐπὶ πολλοὺς χρόνους ἐφθαρμένων τῶν καρπῶν σπάνις τε τῶν ἐπιτηδείων ὑπῆρχε καὶ λοιμικὴ κατὰστασις ἐπεῖχε τὰς πόλεις διὰ τὴν τοῦ ἀέρος φθοράν ». (Diodore de Sicile vol A' Livre E' p. 306 LXXXII ed. Carolis Müllerus).

tainement pas le paludisme. Nous nous rallierons ainsi à la thèse de M. Guiart qui en fait une épidémie de typhus exanthématique.

Toutefois il se peut que la malaria ait été ajoutée à cette peste comme il ressort de la description laissée par Plutarque de la maladie qui toucha Périclès (nous en avons parlé dans notre premier chapitre) et de la relation de Diodore de Sicile⁴.

« Des grandes inondations, dit-il, étaient survenues l'hiver précédent, la terre en était détrempée; les eaux de la pluie étaient tombées dans des lieux bas et creux et formaient ainsi, des mares stagnantes, identiques à des marécages : sous l'influence de la chaleur de l'été ces eaux stagnantes se putréfiaient et donnaient naissance à des exhalaisons épaisses qui infectaient l'air environnant, ainsi que cela s'observe dans des contrées marécageuses où se manifestent les caractères pestilentiels ».

Bien que la nature de cette grande épidémie soit identifiée de nos jours, il est curieux de constater que, Diodore de Sicile par sa phrase « ainsi que cela s'observe dans des contrées marécageuses », confond ici peste et malaria et nous suggère indirectement que le

(4) « Προγεγεννημένων ἐν τῷ χειμῶνι μεγάλων ὀμβρῶν, συνέδη τὴν γῆν ἑλυθρον γενέσθαι, πολλοὺς δὲ καὶ τῶν κοίλων τόπων δεξαμένους πληθὺς ὕδατων, λιμνάσαι καὶ σχεῖν ὕδωρ παραπλησίως τοῖς ἐλώδεσι τῶν τόπων, θερμαινομένων δ' ἐν τῷ θέρει τούτων καὶ σηπομένων, συνίστασθαι παχέας καὶ δυσώδεις ἀτμίδας· ταύτας δ' ἀναθυμιωμένους διαφθεῖρειν τὸν πλησίως ἀέρα, ὅπερ δὴ καὶ ἐπὶ τῶν ἐλώδῃ τῶν νοσώδῃ διαθήσειν ἔχόντων ὁρᾶται γένόμενον ». (Diodore de Sicile. Vol. A' Lib. XII pag. 447-448 ch. LVIII).

paludisme constituait un des nombreux fléaux de la Grèce antique.

Que le paludisme ait pu se surajouter à cette grande épidémie, nous avons encore le fait qu'Hippocrate avait remarqué que les forgerons n'étaient que rarement atteints du mal, ce qui lui suggéra l'idée de l'assainissement de l'atmosphère par le feu.

Nous pouvons nous demander à quoi ces fumigations pouvaient assainir l'air. C'est que la fumée chasse les anophèles et voilà justement la raison pour laquelle les ouvriers forgerons — dont les besoins de la guerre avaient à ce moment-là accru leur nombre à Athènes — en étaient protégés.

Hippocrate donc, en prescrivant aux Athéniens des fumigations pour éloigner les moustiques, agents de propagation et de perpétuation du mal, contribue au renforcement de notre hypothèse.

Un peu plus tard, vers 420 av. J.-Ch., les Athéniens levèrent le sanctuaire d'Esculape au bas du flanc méridional de l'Acropole. Les fêtes célébrées en son honneur avaient lieu, les Asclépiades en mars-avril et les Epidaurides au mois de septembre, c'est-à-dire aux époques de début et d'apogée de la malaria.

g) L'épidémie qui nous est rapportée par Hérodote dans les guerres médiques, serait d'après Marèvre, une épidémie des fièvres paludéennes. Dénys de Phocée, commandant la flotte réunie près de l'île de Lada, imposa aux équipages des exercices journaliers, sans leur permettre comme il était d'usage de descendre à terre.

« Les Ioniens, dit-il, obéirent et se sont livrés à ces exercices pendant sept jours, mais le huitième, accablés

par la fatigue et la chaleur du soleil, ils se demandent quel dieu ils avaient offensé pour éprouver tant de maux et essuyer tant de maladies ».

Il est difficile d'affirmer que cette maladie, qui toucha un si grand nombre d'hommes en un si court espace, était le paludisme. Toutefois, en admettant que les Grecs étaient déjà infectés de ce mal, on comprend aisément qu'une fatigue inaccoutumée devait au plus fort moment de l'été, déterminer de nombreux accès.

CHAPITRE III

Géographie

Ces deux premiers chapitres nous ont permis de voir que d'une part le paludisme paraissait sévir à l'état endémique dans la Grèce antique, et d'autre part qu'il avait pu également s'observer par grandes épidémies. Mais pour que ces hypothèses tirées de l'interprétation de textes grecs, puissent avoir quelque vraisemblance, il nous reste à démontrer maintenant que le paludisme était possible dans la Grèce antique. Pour cela il suffit de faire la preuve qu'il y existait des marais et des moustiques. La chose est facile, car les textes, que nous allons apporter, sont formels à ce point de vue.

La Béotie, bien avant la guerre de Troie, était une contrée marécageuse. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce sujet à propos de la prophylaxie, où nous insisterons plus longuement.

Troie avait jadis à ses portes le roseau et le marécage (Odyssée, XIV, v. 474). M. Sehlieman par les fouilles qu'il a entreprises, à notre époque, a démontré le

caractère marécageux, de cette contrée aux temps héroïques, et aujourd'hui même on trouverait à cet endroit encore de nombreux marais.

Athènes, dans l'antiquité, avait la réputation d'une ville paludéenne, d'une part à cause des conditions géologiques et climatologiques qui étaient identiques à celles d'aujourd'hui et d'autre part à cause de la situation de la ville dans la plaine de l'Attique entre le torrent de l'Ilissos et le fleuve Kifissos, tous deux marécageux.

Kifissos et Ilissos étaient comme ils le sont aujourd'hui néfastes à la cité de Minerve, le premier pour n'avoir que peu d'eau en été et le second à cause de son cours vagabond. (Sophocle, *OEdipe à Colone*, 685). Au S.-E. de l'Acropole jusqu'à l'Ilissos, s'étendaient encore de nombreux marais « *Limnai* » et le ruisseau Skirros, qui se déversait près de Dipylon, formait encore un marécage. Vers les portes de Diocharès se trouvait un autre marais, appelé « *mare sacrée de Minerve* », peut-être le ruisseau de Socrate, dont parle Platon dans *Lysis*; au delà des tombeaux d'OEdipe et de Thucydide, il y avait en outre une profonde crevasse, un « *gouffre en forme de puits et obscur* ». (Aristophane, *Plutus*, comment. 431) où les eaux de pluie en y séjournant formaient un borbier noir.

Non loin de la ville et vers le Sud s'étendait le dôme marécageux des Echélidès; plus bas le rivage fangeux du Phalère (Stabon, I, p. 59).

Quoique nous n'ayons pas de témoignages certains du paludisme dans Athènes antique, les conditions dans lesquelles elle se trouvait permettent toutefois de conclure à l'existence du fléau dans la cité de Minerve.

Ilissos et Kifissos étaient donc comme aujourd'hui les principaux foyers du paludisme, mais l'histoire ne mentionne pas de travaux d'assainissement.

De nos jours, la ligue antimalarienne a trouvé la cause des épidémies dans les eaux stagnantes abondant dans le lit irrégulier de neuf des affluents de l'Ilissos. L'assainissement de la région impaludée a été obtenu, ce qui a mis fin au fléau qui ravageait Athènes depuis une époque très lointaine.

Nous arrivons maintenant à la plaine de Marathon : Pansanias¹ (Attique, ch. XXXII) dit que « dans cette plaine où toutes les nuits on entend hennir des chevaux et bruire des armes, il y a un lac très marécageux où beaucoup de barbares se précipitèrent en fuyant, faute de connaître le pays et c'est là, dit-on, que périt la plus grande partie de cette troupe. De ce lac sort un fleuve dont l'eau, dans le voisinage même du lac, est très bonne pour abreuver les bestiaux, mais vers son embouchure dans la mer elle devient salée et se remplit de poissons de mer.

A notre époque, dans cette région, le paludisme sévissait encore avec intensité, car l'aspect de cette contrée est resté tel qu'il était à l'époque antique, mais la ligue antipaludéenne, par l'emploi exclusif de la qui-

(1) « Ἐνταῦθα ἀνὰ πᾶσαν νύκτα καὶ ἵππων χρεμετιζόντων καὶ ἀνδρῶν μαχομένων ἐστὶν αἰσθέσθαι. Ἔστι δὲ ἐν τῇ Μαραθῶνι λίμνῃ τὰ πολλὰ ἐλώδης ἐς ταύτην ἀπειρία τῶν ὁδῶν φεύγοντες ἐσπίπτουσιν οἱ βάρβαροι καὶ σφισὶ τὸν φόνον τὸν πολὺν ἐπὶ τούτῳ συμβῆναι λέγουσιν. Πεῖ δὲ καὶ ποταμὸς ἐκ τῆς λίμνης, τὰ μὲν πρὸς αὐτῇ τῇ λίμνῃ, βοσκήμασιν ὕδωρ ἐπιτήδειον παρεχόμενος, κατὰ δὲ τὴν ἐκβολὴν τὴν εἰς τὸ πέλαγος, ἀλμυρὸς ἤδη γίγνεται καὶ ἰχθύων τῶν θαλασσίων πλήρης ».

nine et par l'assainissement du sol, a enrayé complètement ce foyer palustre.

Les travaux d'Hercule ne sont aux yeux des mythologues que des dessèchements de région marécageuse. Les plus connus sont l'hydre de Lerne et les oiseaux de Stymphe :

L'hydre de Lerne était un monstre fabuleux qui représentait la malignité maremmatique. Son extermination par Hercule ne symbolise que le dessèchement des contrées marécageuses de la plaine d'Argos, obtenu par le drainage vers la mer des eaux stagnantes du marais de Lerne.

Le lac de Stymphe, où perchaient des oiseaux carnivores était également un marais.

Les lieux marécageux avaient d'ailleurs frappé l'imagination des anciens, si bien que nombreux sont les villes et les lieux qui devaient leur nom à la présence de marais. Ce fait est bien prouvé par certaines étymologies.

C'est ainsi que nous avons :

Helopie : lieu près de Dodone mentionné par Apollodore² comme devant son appellation « aux marais qui se trouvaient près de l'enceinte sacrée ».

Hélos : ville de l'ancienne Laconie, d'après Ephoros, écrivain grec du iv^e siècle avant J.-Ch., le mot Helos voudrait dire marais. Cependant Homère³ entend par Hélos, la ville qui se trouve près de la mer.

(2) « Οἶονται δὲ ἀπὸ τῶν ἐλῶν τῶν περὶ τὸ ἱερὸν οὕτω καλεῖσθαι ».

(3) « Ἐφαλὸν πτολίεθρον ».

Une autre ville d'Elide, située non loin de l'Alphée, et une autre en Argolide, portaient aussi le nom d'Hélos : marais.

Il n'y a pas là d'ailleurs matière à nous étonner, car, de nos jours encore, on trouverait en Grèce plus d'un nom géographique rappelant le marais. Le plus connu de tous, rapporté entre autres par Elisée Reclus, est celui de la Glorieuse Messolonghi, dont le nom veut dire « au milieu des marais ».

Plusieurs auteurs ont même soutenu, Wachmath entre autres, quoique Hélos=marais s'écrive avec un λ tandis que Hellas=Grèce s'écrive avec deux λ, que l'étymologie du nom que la Grèce a toujours porté en grec, serait la même que celle des lieux précédemment cités. Remarquons d'ailleurs que parmi eux Hellopie, auquel Apollodore attribue cette origine d'une manière certaine, prend aussi deux λ.

Il n'est évidemment pas question de faire le point de départ entre culex et anophèles dans les écrits grecs, qui mentionnent les moustiques. Il est regrettable que nous n'ayons aucune description qui nous permette de différencier dans la terminologie des auteurs, ce qu'ils entendaient par les « Konops » et les « empides ». Mais en tout état de choses, nous savons que les moustiques étaient très nombreux.

Dans la fable d'Esopé, « Le lion et le moucheron », reproduite par La Fontaine, on voit le moucheron s'envoler vainqueur de la guerre qu'il déclara au puissant adversaire, et s'embarrasser dans les liens de l'araignée.

Echyle ⁴ (525-546 av. J.-Ch.) dans Agamemnon (v. 892) nous présente Clytemnèstre s'éveillant au bourdonnement du moustique.

Aristophane ⁵ (450-387 av. J.-Ch.), dans ses « Nuées » (vers 157) nous affirme que ce même bruissement avait fort intrigué Socrate, et se demandait si le moucheron chantait par sa tête ou par son croupion, et il conclut en faveur de cette dernière hypothèse.

Le même auteur, dans les « Oiseaux » (vers 243), écrit que dans la plaine de Marathon il y avait non seulement des moustiques, mais aussi des marais.

« O vous, dit la huppe aux autres oiseaux, qui dans les vallées marécageuses, dévorez le cousin au dard aigu, vous qui habitez la belle prairie de Marathon toute humide de rosée. » Mais le cousin est resté victorieux, car il a dévoré de son rostre les Perses d'Artapherne enlisés par Miltiade dans les marais.

M. Anastasopoulo, dans le « paludisme en Grèce » (texte grec), montre que les conditions géologiques et climatologiques du Marathon d'aujourd'hui sont identiques à celles d'il y a vingt-quatre siècles et que la malaria est le principal fléau de la région.

Hippocrate, le père de la médecine, compare tel exanthème à la piqûre des moustiques (Kühn, vol. I, p. 329).

En suivant le même ordre qu'à propos des marais, nous allons maintenant citer quelques noms de villes

(4) « Ἐν δ' ὀνείρασιν λεπταῖς ὑπαὶ κώνωπος ἐξηγειρόμην ριπαῖσι θωθούσωντος ».

(5) « Ἀνήρετ' αὐτὸν Χαιρεφῶν ὁ Σφήτιος, ὁπότ' ἐρα τὴν γνώμην ἔχει, τὰς ἐμπίδας κατὰ τὸ στόμ' ἄδ' ἢ κατὰ τοῦροπύγιον. Ἐφασκεν... τὸν πρωκτὸν ἡχεῖν ὑπὸ βίας τοῦ πνεύματος ».

et de lieux qui doivent leur appellation à la présence des moustiques. C'est ainsi que nous avons :

Konopa = Ville d'Etolie, devant son nom à la présence des moustiques.

Il y a Conopaeium et Conopeins lacus, dans le Pont, sur la côte du Pont-Euxin, tandis que Conopion est sur le palus Mæotide (Stabon, liv. X).

De cette rapide excursion à travers la littérature grecque, que devons-nous retenir ?

Ce que nous pouvons affirmer, c'est que de nombreux marais existaient dans la Grèce antique et qu'ils se retrouvent encore dans les mêmes régions à l'heure actuelle. Il est donc à peu près certain que l'anophèle existait déjà. Certes il n'était pas encore différencié des autres moustiques, mais puisqu'il existe dans la Grèce actuelle, il est bien probable qu'il se trouvait déjà parmi les « konops » et « empides » dont parlent les vieux auteurs.

Beaucoup plus vagues sont les présomptions en faveur du paludisme. Dans les faits cliniques que nous avons relevés, l'hypothèse, selon laquelle ils se rapportent au paludisme, aura besoin, pour acquérir quelque vraisemblance, de s'appuyer sur l'œuvre d'Hippocrate que nous allons analyser dans la deuxième partie.

Enfin, nous sommes obligés de reconnaître que les moins prouvées de toutes nos hypothèses seront celles concernant l'origine paludéenne de certaines épidémies.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le paludisme dans la littérature médicale grecque

Nous abordons dans ce chapitre la partie la plus importante de notre étude analytique. Si jusqu'à présent les symptômes que nous avons pu glaner dans la littérature générale étaient rares et peu démonstratifs, comme étant observés par des auteurs qui n'étaient pas médecins, les faits que nous allons recueillir maintenant, principalement dans l'œuvre d'Hippocrate, nous seront d'un beaucoup plus grand secours.

En effet, nous avons affaire à des observateurs sagaces, qui étudiaient leur malade d'une façon précise et scientifique pour l'époque. D'autre part, leur œuvre nous est parvenue assez complète et son étude nous permettra d'apporter des preuves beaucoup plus formelles de l'existence de la malaria dans la Grèce antique.

Nous nous sommes surtout attaché à trouver ces preuves dans les écrits d'Hippocrate, de Galien et d'Aretée. L'ordre chronologique qui était notre guide

s'accorde heureusement ici avec la préséance de la gloire, puisqu'il nous permet de débiter par le père de la médecine.

En effet, si nous considérons l'œuvre hippocratique, nous trouvons dans les écrits du médecin de Cos, une foule de symptômes qui, bien que le mot paludisme n'existât pas encore, nous permettent de conclure presque avec certitude qu'Hippocrate a observé de nombreux paludéens, sans avoir su toutefois isoler cette affection en tant qu'entité morbide.

Des nombreux symptômes qui s'observent dans le paludisme sont analysés dans les commentaires d'Hippocrate. Au premier rang de ceux-là, il nous faut placer la fièvre et ses différents types d'accès intermittents, puis la splénomégalie, des modifications de couleur des téguments, des troubles urinaires, respiratoires, intestinaux.

C'est dans les livres consacrés aux épidémies que nous trouvons la description des fièvres intermittentes. Le fait est déjà important à souligner. Le paludisme est, en réalité, une maladie qui s'observe dans certaines saisons de l'année, à l'exclusion des autres, nous avons nommé l'été et l'automne. Or, lorsqu'il éclate à cette période, il revêt véritablement une allure épidémique pour qui n'en connaît pas la propagation par les moustiques. Ainsi le fait qu'Hippocrate ait observé les fièvres intermittentes sous forme épidémique, est déjà une preuve qu'il s'agissait bien d'accès palustres.

Il les distingue en fièvres continues, rémittentes, hémitritées, tierces, quartes, quintanes, septanes, nona-

nes¹. Parmi les intermittentes, la fièvre quarte est la plus bénigne, la plus sûre et la plus longue de toutes, pouvant en outre mettre fin à d'autres maladies graves. L'hémittritée est de toutes la plus souvent mortelle. Les fièvres continues, nocturne ou diurne, ne sont pas fréquemment mortelles, mais elles ont une longue durée. Il en est de même des fièvres septane et nonane. La fièvre tierce franche se juggle promptement et ne cause pas la mort. Le phrenitis, le lethargos et le comsus sont également cités.

L'analyse de ces différents types et de ce qu'en dit Hippocrate nous suggère quelques réflexions. Tout d'abord, il apparaît indiscutable que des accès de pyrexie, survenant sous la forme tierce et quarte, ne peuvent qu'être attribués à ceux bien connus à présent dans le paludisme secondaire produits par le *plasmodium vivax* et le *P. malariae*.

Quelle autre maladie présente, en effet, une intermittence aussi régulière et aussi typique dans la courbe de température ? Il n'en existe pas, surtout si l'on ajoute à cet aspect que la fièvre présente dans le temps les symptômes accessoires qu'Hippocrate décrit.

Il a noté que ces fièvres sont accompagnées ou précédées de frissons, et qu'elles se déclenchent surtout en automne après des pluies torrentielles et en absence des vents étésiens. D'autre part, les sueurs² sont fré-

(1) « Πυρετοὶ οἱ μὲν ζυνεχέες, οἱ δὲ ἡμέρην ἔχουσι, νύκτα διαλείπουσι, νύκτα ἔχουσιν ἡμέρην διαλείπουσιν· ἡμετριταῖοι, τεταρταῖοι, πεμπταῖοι, ἑβδομηκταῖοι, ἑνναταῖοι ». (Epidimies Liv. A')

(2) « Ἐν τοῖσι πυρετοῖσι καὶ τινες αὐτίκα ἰδρωτές ἐπ' ἀρχῆς ἐγένοντο, οὐ μὲν κακοήθως καὶ τισιν ὑπὸ τοῦτον τὸν χρόνον ἐκρίθη ξὺν ἰδρώτι ». (Hippocrate vol VI Livr. II troisième section).

quemment mentionnées dans les observations minutieuses qu'il donne à la fin de ce livre.

Pyrexies intermittentes, s'accompagnant de frissons et de sueurs, n'est-ce pas là les trois termes cardinaux, qui définissent, à l'heure actuelle, l'accès palustre ?

D'ailleurs, le savant de Cos dit en outre de la fièvre tierce ou quarte, qu'elles sont en général bénignes et les oppose à la fièvre continue beaucoup plus grave.

C'est une preuve de plus à l'appui de notre thèse.

L'accès est la fièvre commune du paludisme secondaire, c'est-à-dire de celui qui passe à la chronicité. A cette période, la mort, si elle survient, ne peut être produite que par une complication ou aggravation qui change alors le caractère de la fièvre en fièvre continue ou par la cachexie palustre, dans laquelle le malade s'éteint lentement et parfois souvent sans hyperthermie marquée.

La fièvre continue, au contraire, et surtout sa forme hémitritée, définie par des clochers qui surgissent tous les deux jours sur une courbe de température déjà pyrétique, qu'Hippocrate considère comme beaucoup plus grave et souvent mortelle, peut, dans la plupart des cas, être rangée soit dans le paludisme primaire d'emblée grave que l'on observe dans certaines épidémies, soit dans le cadre des complications graves, comme l'accès pernicieux qui entraîne la mort.

L'on pourrait nous faire l'objection, qu'à l'inverse des fièvres intermittentes pathognomoniques du paludisme, une fièvre continue peut se rapporter à bien des maladies en dehors de la malaria ; mais c'est alors le contexte clinique qui nous permet de rattacher à cette ma-

ladies les fièvres continues dont nous parle Hippocrate. D'ailleurs, avant d'analyser ces symptômes qui l'accompagnent, nous devons remarquer que certaines fièvres continues spéciales : *causus*, *léthargus*, *phrénitis*, n'ont moins que le génie épidémique, au milieu duquel on les a observés, ne peuvent qu'être des formes comateuses, adynamiques ou delviantes du paludisme primaire.

Le refroidissement des extrémités, auquel Hippocrate attachait une si grosse importance, plaide dans notre esprit pour la malaria. En effet, à moins d'avoir affaire à une maladie extrêmement grave, telle que typhoïde ou choléra (mais alors les symptômes seraient différents), il n'existe qu'une grande affection pyrétique où l'on puisse observer ces deux faits presque contradictoires (fièvre et refroidissement des extrémités), c'est le paludisme.

Après la fièvre, la grosse rate est le symptôme important. Dans les observations des fièvres épidémiques qu'Hippocrate a consignées, soit qu'il note le gonflement, la tension ou la douleur de l'hypochondre gauche avec participation ou non du côté droit, soit qu'il précise qu'il y avait splénomégalie véritable, ce signe apparaissait à l'auteur comme suffisant pour qu'il s'étonne de ne pas avoir vu du gonflement splénique dans le *causus*³ de Perinthe.

Nous verrons plus tard, dans la prophylaxie et dans l'étiologie de l'affection, qu'il a également vu la grosse

(3) « Οὐδὲ σπλῆνες ἐπήροντο », (Vol VI liv. des épid. II troisième section).

rate chez de nombreux malades habitant des pays marécageux. Il note avec sagacité, qu'elle est fréquente et cela nous rappelle la fréquence de la grosse rate chez des malades hospitalisés d'origine arabe, qui sont presque tous impaludés.

Dans les mêmes livres sur les épidémies, il signale, ainsi que nous le disons plus haut, la participation de l'hypochondre droit. Or, l'on sait bien que le foie est souvent engorgé ou douloureux dans le paludisme, et ce symptôme vient alors s'ajouter à la fièvre et à la rate pour compléter le tableau clinique.

La dysenterie, les vomissements bilieux sont souvent rencontrés dans les observations de fièvres. Nous les citons en dernier lieu parce que ce sont des symptômes beaucoup moins importants. On les rencontre dans des maladies tellement diverses, qu'ils ne peuvent nous être d'un grand secours pour identifier la malaria.

Il en est de même des épistaxis, que signale Hippocrate : c'est une manifestation commune à toutes les pyrexies graves, par conséquent ces hémorragies nasales pouvaient se rapporter à des maladies très diverses dont le paludisme n'est qu'une d'entre elles.

Ces manifestations, que nous venons de décrire, avaient comme caractère essentiel le rythme fébrile et les symptômes qui l'accompagnent : frissons et splénomégalie.

Nous allons envisager maintenant le paludisme à forme anémique et cachectique tel que nous le trouvons dans Hippocrate. Dans cette modalité, le paroxysme fébrile ne sera plus le symptôme prédominant, mais le syndrome clinique consistant dans un état d'anémie

avec splénomégalie. L'on sait, à l'heure actuelle, que la forme qui nous préoccupe, résulte soit d'une application insuffisante de la médication par la quinine, soit du fait que le patient n'ait jamais été soumis au traitement spécifique. Au temps d'Hippocrate, le quinquina n'était pas connu, les malades atteints de malaria devaient évoluer par ce fait vers la cachexie palustre. Nombreuses sont donc les descriptions de cet état morbide dans l'œuvre hippocratique.

Dans le traité des airs, des lieux et des eaux⁴, Hippocrate, parlant de la nature de ces dernières, nous donne un exemple frappant de cachexie palustre :

« Les eaux stagnantes et marécageuses ont une action néfaste sur la santé. Ceux qui en font usage ont la rate volumineuse et dure, le ventre gros, émacié et chaud ; les épaules, les clavicules et le visage décharnés. Les chairs se fondent au profit de la rate et c'est la cause de la maigreur de ces hommes. Cet état leur est habituel, tant en été qu'en hiver. En outre, chez eux les hydropisies sont fréquentes et très souvent mortelles. »

Si l'on analyse ce passage, on trouve que le syndrome clinique de la cachexie palustre est fort bien décrit dans tous ses détails. L'on sait de nos jours, qu'au cours des

(4) "Οὐδὲν μὲν τὸν ἐλὼδεν καὶ σπλάγμα καὶ λευγαῖα.....

τοῖσι δὲ πίνουσι, σπλήνας μὲν καὶ μεγάλους εἶναι καὶ μεμωμένους, καὶ τὰς γαστέρας σκληρὰς τε καὶ λεπτάς καὶ θερμὰς, τοὺς δὲ ὄρους καὶ τὰς κληῖδας καὶ τὸ πρόσωπον καταλεπίσθαι ἐξ ὧν τὸν σπλήνα αἰ σάρκα ἐκσπλήνεται διότι ἡ σπλὴν εἰσίν. Τοῦτο μὲν τὸ νόσημα αὐτοῖσι σύντροφόν, ἐστὶ καὶ θέρος καὶ χειμῶνος. Ἡρὸς δὲ τούτων οἱ ὕδρωπες πλεῖστοι τε γίνονται καὶ θανάτωδισταται ., (des airs, des eaux et des Lieux. ed. Littré p. 27).

premiers accès palustres présentés par un malade, la rate est momentanément augmentée de volume : mais avec la répétition des accès, cette augmentation devient permanente et l'organe ne reprend jamais ses dimensions normales. Hippocrate donc, en nous disant que « ces gens ont toujours la rate grosse », ne nous donne-t-il pas la preuve que la cachexie palustre était connue non seulement dans son ensemble, mais dans toute son ampleur ? On aurait pu en dire autant de l'amaigrissement qui, de concert avec la splénomégalie et la décoloration des téguments (qui malheureusement ne figure pas ici), constituent la triade de la forme commune de la cachexie palustre.

La forme clinique avec œdème, qui peut se voir à tous les stades de l'infection palustre, est également mentionnée par le père de la médecine. Le portrait, qu'il nous trace des habitants du Phase⁵, est assez significatif et se superpose exactement à la forme œdémateuse que nous connaissons actuellement.

« Ces habitants, qui vivent dans une contrée, constamment noyée par le fleuve le plus stagnant de l'Asie, diffèrent des autres peuples, par leur grande taille et leur embonpoint excessif de façon qu'on ne leur voit ni articulations ni veines. Leur teint est jaune, et iden-

(5) « Περὶ δὲ τῶν ἐν Φάσει, ἡ χώρα ἐκείνη ἐλώδης, ἐστὶ καὶ θερμὴ καὶ ὕδατινὴ καὶ δασεῖα. Αὐτός τε ὁ Φάσις στασιμώτατος πάντων τῶν ποταμῶν καὶ ῥέων ἡπιώτατα Διὰ ταύτας δὴ τὰς προφάσις καὶ εἶδεα ἀπηλλαγμένα τῶν λοιπῶν ἀνθρώπων ἔχουσιν οἱ Φασιηνοί· τὰ γε γὰρ μεγέθεα μεμεγάλοι, τὰ πάχεα θ' ὑπερπαχές· ἄρθρον τε κατάδηλον οὐδὲ φλέψι· τὴν τε χροιάν ὡχρὴν ἔχουσιν ὥσπερ ὑπὸ ἰκτέρου ἔχόμενοι ,... »

tique à celui des ictériques. » (Des airs, des eaux et des lieux, trad. Littré, p. 61.)

Il résulte de ce passage que la cachexie hydrohémique était bien connue des anciens. La teinte jaune des téguments s'explique aujourd'hui par le fait que le paludéen splénomégalique a en même temps le foie sensible et augmenté de volume. Il est remarquable de voir aussi qu'Hippocrate avait très justement observé que ce tableau clinique se voyait surtout parmi les habitants de pays marécageux ou riverains d'un fleuve. Ne connaissant pas la propagation de cette maladie par les moustiques, il attribuait le fait à la consommation d'eau mauvaise, stagnante et marécageuse.

La coloration foncée des urines, que l'on voit au cours des accès fébriles, est maintes fois signalée dans les observations des malades du médecin de Cos. Ceci est exact pour le paludisme, mais il l'est aussi pour tous les états fébriles aigus. C'est pour cette raison que nous ne lui accordons pas la même importance qu'aux autres symptômes fondamentaux, étudiés ci-dessus pour la démonstration que nous poursuivons.

Pour nous résumer, en lisant les observations cliniques aussi bien que les traités didactiques d'Hippocrate, nous trouvons, avec une fréquence que nous tenons à souligner, la description de manifestations cliniques ressemblant étrangement au paludisme : accès fébriles avec frissons et parfois sueurs, s'accompagnant de refroidissement des extrémités ; splénomégalie concomitante ; symptômes moins importants du côté des voies digestives respiratoires et urinaires d'une part ; états cachectiques avec rate énorme ; hydropisie

et parfois teinte ictérique, d'autre part, constituent, ainsi que nous l'analyserons plus loin, un faisceau impressionnant de présomptions. Nous allons voir que les médecins qui lui succédèrent nous apportent de leur côté de nouvelles preuves en faveur de notre thèse.

Plusieurs siècles après la période hippocratique, nous arrivons à Aretée. Dans le traité qu'il nous a laissé, en particulier dans le chapitre consacré aux affections de la rate, on trouve des tableaux cliniques parfaitement superposables à ceux laissés par Hippocrate. Ainsi cet auteur nous dit (5 bis) :

« La rate, quand elle est le siège d'une tumeur squirreuse, occupe souvent toute la cavité abdominale et se porte dans toutes les directions. La fièvre, les douleurs et les sueurs sont fréquentes. Ces malades sont œdémateux, hydropiques, d'un teint vert tirant sur le noir et dyspnéiques, car le thorax se trouve comprimé par le volume de la rate. Si cet organe ne reprend pas ses dimensions normales, mais reste dans cet état pendant longtemps, les patients deviennent cachectiques et hydropiques et présentent des ulcérations surtout aux jambes. Les enfants et les jeunes gens sont le plus

(5^{bis}) "Τοιόσδε τὰ πολλὰ ἐπὶ σκίρρῳ γίγνεται σπλήν..... ἄλλοτε δὲ τῇ κοιλίῃ ἅπας ἐπαιώρηται τῇδε κακείσῃ πρὸς τὰς ἀπωσίας φερόμενος· ἐπὶ δὲ τάσιν σιγῇ, πυρετοί, πόνοι καὶ ῥίγαι· οἰδαλέοι, ὕδερῳδεις, μελάγχλωροι ξὺν δυσφορίῃ, ἢ δύσπνοια ὥς ἀπὸ βαρέος τοῦ θώρακος. Ἦν δὲ καὶ μὴν καθίστηται τῷ ἑλκεϊ, μίμνη δὲ ἐς πολλὸν χρόνον, ἀπόσιτοι, καχέχται, οἰδαλέοι ἰδεῖν ἀπρεπέες, πολυελκέες πάντῃ, μάλιστα δὲ ἐς κνήμας. Παιδία μὲν οὖν καὶ νέοι παθεῖν τε ῥῆττεροι καὶ ἀπαλλαγῆναι ῥῆττεροι· γέροντες δὲ οὐκ εὐπαθέες μὲν, διαδρῆναι δὲ ἀδύνατοι. Χωρία ἐλκῳδεα, ὕδατα πλκτέα, ἄλμυρά, βρομῳδεα· ὥρων τὸ θηριῳδες μετόπωρον „ „

souvent atteints, mais ils s'en débarrassent facilement ; les vieillards sont moins sujets à cette affection, mais une fois touchés, ils en guérissent difficilement, parce qu'ils sont faibles.

« Les principales régions atteintes, celles qui sont marécageuses ou dont les eaux sont larges, salées et fétides.

« Enfin, quant aux saisons, l'automne est le plus cruel. » (Aretée : éd. Carolus Gottlob Kuehn, p. 110-113 [de la rate].)

On voit donc qu'il s'agit d'une maladie constituée par une hypertrophie splénique qui occupe souvent toute la cavité abdominale, s'accompagnant fréquemment de douleurs, de frissons et de fièvres, parfois aussi d'œdème, de décoloration des téguments et de dyspnée, Il ajoute qu'à la longue de telles maladies finissent par donner des cachexies, des hydropisies et des ulcérations, et que les enfants sont plus souvent atteints. Aretée, par cet exposé, devient encore beaucoup plus net qu'Hippocrate, bien qu'il inverse la succession des phénomènes, en donnant la grosse rate comme cause première, alors que nous savons à présent qu'elle est la conséquence de la septicémie paludéenne. Ce qui est encore plus important à noter, c'est de le voir réunir deux aspects cliniques qu'Hippocrate avait décrits séparément et sans les rattacher l'un à l'autre. Ne dit-il pas, en effet, explicitement, que si la maladie se prolonge, aux accès fébriles va succéder la cachexie ? Ainsi Aretée rejoint les deux bouts de la chaîne clinique et nous donne, en quelques mots, une image précise de l'évolution de la malaria.

Nous en arrivons à Galien.

Certes, Galien a lu et médité Hippocrate et l'influence du maître se fait sentir à travers les écrits du disciple.

Son mérite est toutefois d'avoir, dans bien de cas, simplifié et classé les idées d'Hippocrate. Il a, en particulier, groupé toutes les fièvres dans un seul chapitre, et c'est là que nous sommes allé rechercher sa description et sa conception de la fièvre : pour lui, comme pour tous les auteurs qui lui ont succédé pendant de longs siècles, elle constituait une véritable entité morbide, évoluant pour son propre compte. Dans son traité sur la différence des fièvres (éd. Gottlob-Kuhn, t. VII, p. 275), il définit la fièvre comme « une production de chaleur contre nature ».

Il divise ensuite les fièvres en fièvres continues et en fièvres intermittentes. Nous éliminons d'emblée les continues, qui peuvent se rapporter à de nombreuses affections et nous nous bornons aux fièvres intermittentes.

Galien (t. VII, liv. II, p. 337) distingue trois variétés de fièvres intermittentes⁶ : la quotidienne, la tierce et la quarte. La première est engendrée par la pituite putride, la deuxième par la bile jaune et la troisième par la bile noire.

Vient ensuite la symptomatologie de chacune des trois variétés de fièvres intermittentes.

« La fièvre quotidienne s'observe sur des sujets ayant

(6) „Τῶν δὲ διαλειπόντων τρεῖς εἰσιν αἱ διαφοραί, ἀμφημερινός, τριταῖος, τεταρταῖος· ἐπὶ φλέγματι μὲν ὁ ἀμφημερινός σαπέντι ἐπὶ δὲ ταῖς χολαῖς ἐκαρέραις τῇ ξανθῇ μὲν ὁ τριταῖος, τῇ μελαίνῃ δὲ ὁ τεταρταῖος „.

un tempérament humide. Elle s'accompagne de vomissements pituitaires et d'une soif pas très intense. Le visage est blafard, indiquant la souffrance et la tendance vers la cachexie. Cette forme sera suivie plus tard d'une grosse rate. (Galien, vol. VII, p. 466, éd. Gottob-Kuehn.)

« Dans la tierce, la soif est très intense et s'accompagne d'une grande chaleur intérieure, les vomissements bilieux sont fréquents. Cette fièvre, dans la majorité des cas, est précédée de frissons et parfois d'un véritable refroidissement. Les nuits précédant les paroxysmes sont mauvaises, mais une fois le paroxysme survenu, elles ne le sont plus et la fièvre tierce se transforme parfois en hémitritée. Cette forme est la plus bénigne de toutes, surtout en été. Hippocrate, parlant de cette fièvre, souligne que la tierce légitime se juge en sept périodes et devient rarement chronique, moins fréquemment encore, si la saison n'est pas l'automne ou le début de l'hiver. » (Galien, vol. VII, p. 465, éd. Gottob-Kuehn.)

Dans la méthode thérapeutique à Glaucon, nous avons relevé, à propos de la fièvre tierce, un passage qui mérite d'être signalé : « J'ai vu une fièvre tierce non légitime commencer en automne et finir au printemps. Dans cette circonstance, il arriva que le malade n'obéit pas ponctuellement aux prescriptions des médecins et commit quelques infractions. Incommodé par l'hiver, il éprouva alors un gonflement considérable de la rate et une distension des hypochondres. Il lui survint encore au visage une tuméfaction avec décoloration et aux jambes également, ce qui nous fit craindre pour

le jeune homme et employer des médicaments énergiques. » (De la thérapeutique à Glaucou, vol. II.)

« La fièvre quarte⁷ est accompagnée de frissons intenses, de vomissements pituitaires et d'une inflammation splénique avec hypertrophie. Pour cette raison, ces fièvres quartes se résolvent difficilement et sont les plus longues de toutes les intermittentes, elles peuvent même durer pendant deux ans. Parfois, elles sont dangereuses par leurs complications ultérieures, telles que tuberculose et hydropisies. Leur saison préférée est surtout l'automne, mais ce peut être aussi l'été. » (Vol VII, p. 406.)

Dans le chapitre consacré aux affections de la rate, quelques passages, qui nous seront d'un grand secours, sont importants à signaler :

« Les rates enflammées⁸ ne reviennent jamais à leur état normal, leur dureté persiste et la coloration normale de la peau change de couleur ; car ces sujets ont

(7) « Τεταρταίῳ δὲ παρακολουθεῖ ρίγη σύντονα καὶ φλεγματώδεις ἔμετοι, καὶ σπληνὸς φλεγμονή καὶ διόγκωσις. Διὰ τοῦτο δύσλυτοι καὶ χρονιώτεροι παρὰ πάντας τοὺς τύπους, ὥστε καὶ μέχρι διατοῦς προβαίνειν. Γίνονται δι' ἐνίοτε καὶ κινδυνῶδει διὰ τὰ πεπλεγμένα αὐτῷ συμπτώματα, ὥστε φθίσιν τὸ τελευταῖον ἢ παρεγχύσεις ὑδρωπικὰς ἀποτελεῖν. Πλεονάζει δὲ μάλιστα φθινοπώρῃ καὶ ἐστὶ μάλιστα δύσλυτος· ὁ δὲ θερινὸς εὐλυτώτατος ,,,

(8) « Φλεγμαίνοντες μὲν οἱ σπληνες οὐκ ἀποκαθίστανται εἰς τὸ κατὰ φύσιν ἀλλὰ αὐτοῖς παραμένει ἡ σκληρία, καὶ ἡ φυσικὴ χροὰ τοῦ σώματος ἀλλάσσεται, ἔχουσι δὲ οὗτοι τὸν σπληνα ἄσθενή,, ἐστὶ δὲ καὶ ἐξυσμένος ἢ ὀγκωμένος ἢ φλεγμαίνων. Ἰστέον δὲ ὅτι πάντα νοεῖσθαι ἐνταῦθα χρή, ἅπερ ἐκ τῶν μοχθηρῶν ὑδάτων γίνεται..... καὶ ὅσα ἐκ τῶν σπληνωδῶν γίνονται, ὡς ὑδρωπες, αἱ κῆλαι, αἱ λιθιάσεις, ὁ ἔκτερος καὶ τὰ τοιαῦτα ,,,

la rate malade, soit enflammée, soit gonflée. Toutes ces maladies dérivent de l'usage d'eau mauvaise et finissent par nous donner plus tard des hydropisies, des hernies, des lithiases, des ictères, etc. » (Galien, vol. XVI, p. 369.)

« Les inflammations simples⁹ nous donnent : celles du foie, des fièvres continues et celles de la rate des fièvres quartes le plus souvent. La cause de ce type se trouve dans la bile noire, dont le réservoir est la rate. Donc le traitement de la fièvre quarte consiste, avant les frissons, à réchauffer les extrémités parce que l'humour est froide et pendant les intervalles d'apyrexie à faire vomir le malade. » (Galien, vol. XIV, p. 745.)

« La langue noire¹⁰, signe pathognomonique des fièvres ardentes, ne peut jamais échapper à l'attention d'un médecin averti, comme la couleur spécifique que prend le corps tout entier soit à la suite d'une affection hépatique, soit à la suite d'une affection splénique. » (Galien, vol. VIII, p. 47.)

Il eût été préférable pour notre démonstration qu'au lieu de ce plan didactique, commode pour les élèves de Galien, mais beaucoup moins propre à faire la preuve de nos idées, l'auteur nous eût laissé des observations cliniques.

(9) « Μέχρι δὲ ἀπλαῖ φλεγμοναὶ εἰσι, ἥ μὲν περὶ ἥπαρ πυρετοῦς συνεχεῖς, ἥ δὲ περὶ σπλῆνα τεταρταίους ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ. Αἰτία γὰρ τοῦ τύπου τούτου μέλαινα χολή, ἥς ἀγγεῖον ὁ σπλήν, ὅθεν ἴαμα τεταρταίου, πρὸ μὲν τοῦ ῥίγους, πυριῶντα τὰ ἄκρα διὰ τὴν ψυχρότητα τοῦ χυμοῦ, ἐν δὲ τοῖς διαλείμμασιν ἢ δι' ἐμέτων ἀγωγή, . .

(10) « Μελαινομένη δὲ γλῶσσα καυσώδους πυρετοῦ σημεῖον ὥσπερ γε καὶ ἡ τοῦ χρώματος ἰδιότης ἐν ὅλῳ τῷ σώματι δι' ἥπαρ μὲν ἑτέρα, διὰ σπλῆνα δ' ἄλλη, μὴ δυναμένη λαθεῖν ἐπιστήμονα, . .

Toutefois, on peut, malgré tout, tirer de nombreux arguments en faveur de l'existence du paludisme, des citations que nous venons de traduire.

Les différents types des fièvres intermittentes sont décrits avec plus de précision que dans Hippocrate. Il souligne, avec la plus grande netteté, la concomitance des frissons avec les accès. Il a vu la rate accompagner la fièvre et surtout d'après lui la fièvre quarte. Après Hippocrate, il croit que l'automne est la saison la plus défavorable de toutes; le refroidissement des extrémités est encore noté. Enfin, dans son étude des spléniques se trouvent certaines formes avec ictère ou décoloration des téguments, des hydropisies et des cachexies, tout comme dans Hippocrate.

Nous voulons également insister sur le fait que Galien et Hippocrate, grands cliniciens et grands observateurs, ont bien observé la gravité toute spéciale des maladies intercurrentes au cours des fièvres. En particulier dans l'hémitritée et dans la fièvre quarte, ils soulignent tous deux combien la tuberculose voit sa mortalité augmentée, si elle survient au cours d'une fièvre. C'est là une notion qui reste classique aujourd'hui.

Si nous avons borné nos recherches de symptomatologie à ces trois médecins, c'est parce que, d'une part, tous ceux qui ont écrit en Grèce, depuis Hippocrate et Galien, n'ont fait que copier ces deux auteurs et, d'autre part, parce que nous croyons avoir réuni des documents assez nombreux et assez précis, pour pouvoir discuter l'existence de la malaria dans l'antiquité grecque.

Avant d'aborder le chapitre de cette discussion, il nous reste encore à dire quelques mots sur l'étiologie, la prophylaxie et le traitement des fièvres dans l'antiquité. Là encore, nous trouverons des arguments de valeur en faveur de nos idées.

CHAPITRE II

Etiologie, prophylaxie et traitement du paludisme dans la médecine grecque

Nous éliminons d'emblée les théories pathogéniques en cours dans la Grèce antique sur l'origine des fièvres. Elles sont sans intérêt pour ce travail, car on ne peut en tirer aucun argument pour ou contre le paludisme. Cependant, nous nous arrêterons un instant sur les idées d'Aretée, qui faisait dépendre la fièvre et les frissons de la splénomégalie ; car ceci, au contraire, apporte une pierre d'importance à notre construction. C'est d'ailleurs là un fait plus clinique que pathogénique et nous en avons déjà souligné l'importance.

Les théories humorales d'Hippocrate et de Galien, à bien y réfléchir, nous donnent également un bien faible secours. En effet, la dépendance (d'après Galien) de la fièvre et de la bile peut être exploitée en faveur de la malaria, car nous savons bien encore à l'heure actuelle le retentissement de cette maladie sur le foie.

Mais l'étiologie nous est beaucoup plus utile. Galien comme Hippocrate ont vu, en effet, et ils le signalent à plusieurs reprises dans leurs travaux, la connexion

étroite entre les fièvres et les eaux stagnantes, entre certaines cachexies avec grosse rate et les mêmes eaux.

C'est cette idée même qui, plus tard, a servi à baptiser la maladie qui nous occupe et qui est exprimée dans le mot de paludisme ou de fièvre des marais.

Il a fallu arriver à la fin du XIX^e siècle et aux travaux de Laveran pour connaître la relation exacte entre ces deux faits. C'est pourquoi Hippocrate et Galien, qui avaient remarqué que fièvre et marais allaient de pair mais n'avaient certes pas deviné le chaînon anophèle qui leur manquait pour que le cercle fût complet, attribuaient à la consommation de ces eaux stagnantes la fièvre et la splénomégalie.

Que l'on nous permette de citer aussi quelques passages d'Hippocrate, d'Aretée et de Galien, particulièrement suggestifs à cet égard.

Dans le traité des airs, des eaux et des lieux, nous lisons : « Les eaux dormantes, soit de marais, soit d'étangs, ont une action néfaste sur la santé. Ceux qui en font usage ont toujours la rate volumineuse et dure, le ventre émacié et chaud. Les chairs se fondent au profit de la rate et c'est la cause de la maigreur de ces hommes. » (Hippocrate : des airs, des eaux et des lieux, vol. II, p. 27.)

« Les villes dont l'exposition est favorable en ce qui concerne le soleil et les vents, et où les eaux sont de bonne qualité, se ressentent moins de telles vicissitudes ; mais celles où l'on se sert d'eaux stagnantes et marécageuses, et dont l'exposition est mauvaise en souffrent davantage. » (Hippocrate, vol. II, p. 49.)

« Si le pays ¹ était traversé par des fleuves qui entraîneraient l'eau stagnante et celle des pluies, leur santé serait bonne et leur teint brillant; si, au contraire, la contrée manquait de fleuves, et que l'on y but des eaux de source et des eaux stagnantes et marécageuses, on y aurait de gros ventres et de grosses rates. » (Hippocrate, vol. II, p. 89.)

« Ceux qui boivent des eaux stagnantes et marécageuses, ont toujours la rate hypertrophiée et très souvent aboutissent à l'hydropisie. » (Galien, vol. XVI, p. 364.)

Aretée, parlant de l'affection qui se traduit par une splénomégalie, s'accompagnant de frissons, de douleurs et de sueurs, trouve la cause dans « les contrées marécageuses, les eaux lacustres, larges et fétides ».

Certes, l'usage d'eau croupie pour l'alimentation peut produire des désordres graves dans l'organisme et des maladies d'origine hydrique, telles que la fièvre typhoïde et la dysenterie ; mais sans vouloir amorcer ici une discussion, qui trouvera sa place dans un chapitre ultérieur, qu'il nous soit permis de faire remarquer que des splénomégalies et des cachexies à grosses rates, dues à des marais, semblent bien appartenir en propre au paludisme.

Les saisons jouent un grand rôle dans les trois auteurs : Hippocrate, Galien et Aretée. L'automne était la saison préférée des fièvres intermittentes et plus spécialement de la fièvre quarte (Galien, vol. VII, p. 466), des grosses rates, des sueurs et des phtisies (Galien, vol.

(1) Καὶ εἰ μὲν ποταμοὶ ἐνειήσαν ἐν τῇ χώρῃ, οὔτινες ἐκ τῆς χώρας ἐξοχετεύουσι τό τε στάσιμον καὶ τὸ ὀμβριον, οὔτοι ἂν ὕγινοί τε εἶχαν καὶ λαμπροί· εἰ μὲντοι ποταμοὶ μὲν μὴ εἶχσαν, τὰ δὲ ὕδατα κρηναῖά τε καὶ στάσιμα πίνοιεν καὶ ἐλώδεα, ἀνάγκη τὰ τοιαῦτα εἶδεα προγαστρότερα εἶναι καὶ σπληνώδεα,,.

XVI, p. 27). Il avait une influence défavorable, et parfois faisait transformer certaines pyrexies irrégulières en fièvres quartes.

Hippocrate considère la fièvre tierce légitime comme la plus bénigne de toutes, sauf si on est en automne ou au début de l'hiver. « Si la fièvre est continue, le dépôt sera tel qu'il vient d'être dit ; mais si elle a des interruptions, si elle reprend d'une manière irrégulière, et si on est à l'approche de l'automne, le dépôt sera une fièvre quarte². » (Hippocrate, vol. II, pronostic, p. 181.)

L'automne³ est le plus cruel pour les maladies de la rate (Aretée).

Il ressort de ces passages que les trois médecins avaient bien noté d'une façon parfaite le moment d'apparition et de disparition du paludisme tel qu'il se produit encore. La seule chose que nous savons de plus, à l'heure actuelle, c'est la cause première du fait observé : les anophèles commencent à naître au début de l'été et disparaissent à l'automne.

En outre, Hippocrate⁴ parle des vents étésiens dont le

« (2) Χρὴ δὲ τὴν μὲν τοιαύτην ἀπόστασιν προσδέχεσθαι, ξυνεχέος ἐόντος τοῦ πυρετοῦ, ἐς δὲ τεταρταῖον καταστήσασθαι, ἣν διαλείπη τε καὶ καταλαμβάνῃ πεπλανημένον τρόπον καὶ ταῦτα ποιέων τῷ φθινοπώρῳ προσπελάσῃ ».

« (3) Θηριῶδες τὸ μετόπωρον ».

« (4) Ἦν δὲ ὁ μὲν χειμῶν αὐχμηρὸς καὶ βόρειος γένηται, τὸ δὲ ἦρ ἐπομβρὸν καὶ νότιον, ἀνάγκη τὸ θέρος καὶ πυρετῶδες γίγνεσθαι... Καὶ ἦν μὲν ἐπὶ κυνὸς ἐπιτολῇ ὕδωρ ἐπιγένηται καὶ χειμῶν, καὶ οἱ ἐτησαίαι πνεύσωσιν, ἐλπίς παύσασθαι καὶ τὸ μετέωρον ὑγίερὸν γενέσθαι, ἦν δὲ μὴ κίνδυνος θανάτου τε γενέσθαι τοῖσι παιδίοισι καὶ τῆσε γυναιξὶ τοὺς τε περιγεγνομένους δὲ τεταρταίους ἀποτελευτᾶν, καὶ ἐκ τεταρταίων ἐς ὕδρωπας ».

souffle est favorable à l'évolution de certaines affections et en particulier des fièvres. « Quand un printemps pluvieux et austral succède à un hiver sec et boréal, l'été produira nécessairement des fièvres ; mais si au lever de la canicule, il tombe de la pluie, il s'élève des orages, et si les vents étiens commencent à souffler, on peut espérer que les maladies cesseront, et que l'automne sera sain. Sinon, il est à craindre que beaucoup d'enfants et des femmes ne succombent aux affections régnantes et que ceux qui en réchappent ne finissent par tomber dans la fièvre quarte et de la fièvre quarte dans l'hydropisie. » (Hippocrate : des airs, des eaux..., vol. II, p. 45.)

L'on sait, en effet, de nos jours que les orages et les pluies torrentielles et le vent entraînent les eaux stagnantes et détruisent les gîtes d'anophèles.

Prophylaxie

La prophylaxie est une branche toute récente de la médecine, puisqu'elle découle presque uniquement de découvertes pastoriennes. C'est pourquoi, ce n'est pas dans les travaux médicaux qu'il faut en rechercher quelques traces. Hippocrate et Galien ne sont même pas allés au bout de leurs déductions étiologiques, d'ailleurs fausses, en incriminant l'usage d'eaux mauvaises aux habitants des contrées marécageuses. Mais l'empirisme, là comme ailleurs, a précédé les connaissances scientifiques. La mythologie grecque nous rapporte, en

effet, certains travaux d'assainissement, certains conseils qui peuvent être interprétés comme des mesures prophylactiques.

Hercule, l'Héraclès de la mythologie grecque, est par excellence l'être fort et bienfaisant, qui consacre sa vie entière au salut de l'humanité, parcourant terres et mers pour secourir les opprimés et combattre les monstres ; il obtient enfin, pour prix de son courage, de siéger à jamais dans le chœur des dieux immortels.

Notre Maître, le Professeur Guiart, étudiant la médecine grecque aux temps héroïques (*Biologie médicale*, n^{os} 7 et 8, 1925), nous dit que le fils de Jupiter et d'Alimène intéresse le médecin à plus d'un titre. C'est de lui que daterait le premier cas connu d'épilepsie. On sait que les anciens traitaient volontiers l'épilepsie de « mal sacré » ou de « morbus herculeus », soit que le sujet paraisse frappé par la massue du héros, soit qu'il en ait été lui-même comme atteint. Il était, en effet, sujet à des attaques de fureur maniaque et il aurait jeté ses enfants au feu et tué sa femme Mégare, sans pouvoir se rappeler ensuite qu'il était leur meurtrier. Il nous apparaît donc, dans la mythologie, comme un personnage odieux ; néanmoins il a su racheter ses crimes, en passant la plus grande partie de sa vie auprès des faibles et des malades.

Héraclès fut aussi un médecin et surtout un hygiéniste. Il a été l'élève de Chiron et il prit part, avec son condisciple Esculape, à l'expédition des Argonautes. Mais c'est surtout par ses grands travaux qu'Hercule se rendit célèbre et obtint le droit de siéger à jamais parmi les dieux immortels. On l'adorait à Mélite, pour

avoir fait disparaître une épidémie meurtrière. Il a nettoyé les écuries d'Augias en détournant le fleuve Alpée. M. Guiart admet que ce nettoyage ne fut probablement qu'une campagne antipaludéenne. Les débordements du fleuve couvraient en effet ses rives de marais empestés et le grand travail qu'il accomplit a mis fin à la maladie terrible qui ravageait l'Elide.

En Thessalie, il creuse un canal pour drainer les eaux stagnantes qui recouvrent le sol. Mais ce sont surtout les monstres qu'il a combattus : l'hydre de Lerne, les oiseaux de Stympale, le fleuve Achéloos et le sanglier d'Erymanthe, qui symbolisent, aux yeux des mythologues, l'assainissement du sol et l'assèchement des marais.

L'hydre de Lerne habitait sur les bords du golfe d'Argos le marais de Lerne, d'où elle s'élançait pour dévorer les habitants et les troupeaux de la plaine. D'après la légende, ce monstre aurait eu sept têtes, dont six mortelles et une immortelle.

Hercule, envoyé par Eurystée pour en débarrasser le pays, arrive sur son char accompagné de son neveu Iolaos. Un combat corps-à-corps s'engage entre le héros et le monstre qui s'enlaçait autour de ses jambes. Armé d'une serpe, Héraclès abat successivement les têtes de l'hydre, mais à chaque fois deux têtes renaissent au lieu d'une. Iolaos met alors le feu à une forêt voisine et, à l'aide d'une torche, parvient à arrêter la croissance des têtes nouvelles. La dernière tête serait écrasée sous un rocher. Telle est la légende. Faudrait-il cependant voir dans celle-ci une maladie endémique à très forte mortalité qui ravageait l'Argolide ? Cet épi-

sode du cycle héracléen, pour la plupart des mythologues, signifie cependant l'assèchement d'une contrée marécageuse et la prophylaxie contre le paludisme né des anophèles innombrables autour du marais de Lerne.

L'extermination de ce monstre polycéphale ne pourrait être, après tout, que le drainage en eau courante du marais de Lerne qui, d'après Pansanias, n'avait comme circuit qu'un tiers du stade, soit une soixantaine de mètres.

D'ailleurs, les auteurs sont allés plus loin dans l'interprétation de l'image et c'est ainsi que notre Maître, M. le Professeur Guiart (dans l'*Extrait de la Biologique Médicale*, n° 7-8, 1925), admet que Lerne était un marais, dont les émanations pestilentielle décimaient la région avoisinante. Hercule aurait obtenu son dessèchement en y creusant des canaux pour faciliter l'écoulement des eaux stagnantes. Après, il y aurait mis le feu à sept reprises différentes pour détruire les herbes et les insectes qui y facilitaient l'infection ; ainsi s'expliquerait la légende.

M. Marèvre (*Medicina*, 11-12-1925), affirme aussi, quoique avec une interprétation légèrement différente, que cet épisode du cycle héracléen se rapporte à la malaria.

Les têtes de l'hydre, qui renaissent lorsqu'elles sont coupées et ne meurent que brûlées par Iolaos, sont pour lui des herbes marécageuses dont la destruction ne fut obtenue que par le feu. Et le rocher qui écrasa la dernière tête veut dire que le marais fut comblé.

Il serait absurde de discuter laquelle des deux inter-

prélations est la meilleure. Nous tenons simplement à souligner que tous les auteurs sont d'accord pour dire que la légende de l'hydre de Lerne signifie l'assèchement et l'assainissement d'une contrée marécageuse.

M. Niclot signale qu'Héraclès fut fort malade après les travaux d'assainissement du marais de l'Argolide, ainsi que son compagnon Iolaos ou son frère Iphiclès. Il s'appuie sur les références, résumées dans les notes d'Apollode (traduction Clavier, Paris, 1805, t. II, p. 260), qui nous rapporte qu'Hercule était couvert d'ulcères produits par les morsures du monstre. Il consulta l'oracle de Delphes, qui lui conseilla d'aller voyager en Orient jusqu'à ce qu'il eût trouvé une plante aux racines ressemblant à l'hydre. Il s'est donc mis en marche et trouva, au bord d'un fleuve, cette plante qui le guérit. En reconnaissance, il y bâtit une ville qu'il appela Aki = guérison. Il paraît donc bien probable que le paludisme de nos jours dérive, au moins pour les Grecs, en droite ligne d'un hématozoaire ayant circulé dans les veines augustes du héros grec.

Chateaubriand (Itinéraire de Paris à Jérusalem, p. 54) nous dit : son guide s'étant perdu, Chateaubriand est obligé de passer la nuit au milieu des marais de Lerne et il ajoute : « Je serais en droit de faire une querelle à Hercule, qui n'a pas bien tué l'hydre de Lerne ; car je gagnai dans ce lieu malsain une fièvre qui ne me quitta tout à fait qu'en Egypte. »

Les oiseaux de Stymphale, qui furent exterminés par Hercule, sans vouloir les identifier avec les moustiques vecteurs d'hématozoaires, rappellent probablement quelque entreprise du même genre.

Les conditions climatiques et géologiques de la plaine d'Argos sont encore les mêmes et le paludisme est aujourd'hui endémique, dans le département d'Argolide.

Si on en croit la statistique de M. Cardamatis, enregistrée en 1905, sur 12.673 habitants, 6.216 étaient paludéens.

Laissant de côté la fable, nous passons maintenant aux dessèchements de lacs et aux travaux hydrauliques qui ont eu lieu dans l'antiquité.

Le lac de Copaïs fut l'éternel souci des habitants les plus anciens de la Béotie et des travaux furent entrepris pour le dessèchement de ce lac. Des restes tangibles de ces tentatives subsistent encore.

L'Histoire ne mentionne que deux entreprises de ce genre faites à deux époques différentes. La première a été faite bien avant la Guerre de Troie, par le peuple Minyens, fondateur du fort et riche royaume des Orchomènes, et la deuxième par Cratès, contemporain d'Alexandre le Grand (336-323). Cette tentative cependant fut infructueuse à cause de la révolte des Béotiens.

Strabon⁵ voulant donner une idée de la richesse de cette colonie, dit : « La contrée, où se trouve aujourd'hui le lac de Copaïs, fut desséchée d'abord et cultivée ensuite par les Orchomènes, habitant aux alentours. Ceci est un témoignage de la richesse de cette colonie. » (Strabon, livre IX, 2, 40.)

« (5) Τὸ χωρίον ὅπερ ἡ λίμνη κατέχει νῦν ἡ Κωπαῖς, ἀνεψύχθαι πρότερον καὶ γεωργεῖσθαι παντοδαπῶς ὑπὸ τοῖς Ὀρχμενίοις οἱ πλησίον οἰκοῦσι. Καὶ τοῦτο οὖν τεκμήριον τοῦ πλούτου τιθέασι ».

Le marais de Copais, s'étant reformé depuis cette époque, a occupé jusqu'à nos jours, soit ceux qui se sont trouvés à la tête de la Grèce, soit les autorités locales de Béotie aux temps où la Grèce n'était pas encore un Etat organisé.

A notre heure, la Béotie se trouve encore sous l'influence de la malaria.

M. Cardamatis (*La malaria di Eretria dai tempi preistorici*, Roma, Ditta Courrier, 1928), en se basant sur les restes des travaux hydrauliques accomplis à l'époque antique, en déduit que l'ancienne Erétrie, aujourd'hui « Nea Psara », était affligée par la malaria. Cette ville fut construite par un peuple préhistorique de Thessalie, les Minyens, et, d'après Strabon, s'appelait Mélanii et Arotria.

Bâtie sans plan régulier et peu étendue, avec un assez grand nombre d'habitants, ceux-ci furent obligés de s'établir aussi dans les champs environnants.

Nous ne possédons pas de données précises sur la morbidité du climat de l'ancienne Erétrie dans les temps les plus reculés. Plus tard, trois siècles après J.-Ch., Diogène Laerce, parlant du philosophe de l'Ecole d'Erétrie, Menedemus, disait : « Pour la morbidité du climat d'Erétrie, il faut manger le plus souvent possible ⁶. » (Livre III, ch. XVIII, Menedemus, p. 122.)

Dans l'antique Erétrie, on adorait principalement Apollon, ce qui ressort non seulement d'une quantité d'épigraphes trouvées dans les fouilles dirigées par M. Cruniotis, mais aussi du contrat entre Cherefanis et

« (6) Διὰ τὸ νοσῶδες τῆς Ἐρετρίας πλείω συνάγων συμ-
πόσια ».

les habitants d'Erétrie pour la bonification du lac Dystos.

Mais pourquoi Apollon était-il plus adoré que tout autre dieu et pourquoi son temple s'élevait-il au centre de la ville ?

La tradition dit que ce temple fut construit par Admitos parce qu'Apollon le sauva d'une grave maladie, mais Admitos est un personnage mythologique. Ce mythe ne veut-il pas peut-être symboliser une dédicace faite par les habitants au dieu Apollon, qui, par les bienfaisants rayons de soleil, assainissait l'univers et délivrait les habitants du climat malarique ?

Les fouilles qui ont été faites dernièrement démontrent que le terrain de l'antique Erétrie fut deux fois endigué et relevé de 1 mètre à 1 m. 20, car on a trouvé deux couches de sol en différentes parties de la ville et c'est un élément démonstratif de travaux de bonification du terrain marécageux au moyen de remblais. Si on considère l'esprit entreprenant de ce peuple, qui a dépensé tant d'argent pour la construction des longues murailles du port et pour les travaux hydrauliques de la ville, nous avons raison de penser que ce peuple ait soigné aussi sans doute l'endiguement des eaux stagnantes, des marais voisins, leur donnant sortie vers la mer, soit pour la bonification de la ville, soit pour se **préserver** contre les inondations.

A la porte orientale d'Erétrie existaient encore des restes d'un aqueduc dans lequel se canalisait l'eau d'un petit torrent qui courait au voisinage des marais, de sorte que l'eau de la pluie se versait dans la mer et l'on évitait ainsi l'accroissement des marais. Sur la côte, au

delà des grands murs, on a trouvé également les restes d'un ancien aqueduc, où se canalisaient les eaux de la ville.

Avec la décadence de cette ville, les travaux de bonification furent détruits, et les marais, augmentant d'étendue, contribuèrent pour une bonne part au développement de la malaria. C'est vraiment de la grande morbidité du climat d'Erétrie, au temps de sa décadence, que parle Diogène Laërce. La nouvelle ville, appelée « Nea Psara », fut construite de nos jours, sur les fondements de l'ancienne. Aucune mesure ne fut prise pour la bonification du terrain et des marais, et le paludisme y sévit avec intensité.

Le lac de Dystos, qui se trouve vers le sud du Dimos Tamineon, a été desséché à l'époque d'Alexandre le Grand (336-323 avant J.-Ch.). Ceci fut obtenu au moyen de deux fossés par un certain Cherefanis.

Dans une épigraphe sur marbre pentélique trouvée à Calchis, en 1860, on voit formulé un contrat entre l'entrepreneur Chérefanis et les habitants d'Erétrie. D'après ce contrat, Chérefanis s'engageait à dessécher le lac, en l'espace de quatre ans, avec canalisations et fossés.

Pour la construction d'un bassin, pour l'irrigation des champs et indemnité des lieux publics et privés qui seraient occupés pour l'exécution du travail, en outre pour la dépense du dessèchement du lac, Chérefanis convenait d'exploiter la terre du lac pendant dix ans, payant à la ville d'Erétrie trente talents.

Cette entreprise coïncide chronologiquement avec celle de Cratis (dessèchement du lac Copais). Il semble

donc probable que le dessèchement du lac de Dystos ait été exécuté en imitation de celui du lac Copaïs.

Nous venons de citer quelques travaux de dessèchement des marais et d'assainissement du sol, à l'époque antique. Si ceux de la fable peuvent être discutés, il n'en est pas de même des travaux de dessèchement du lac Copaïs, du lac Dystos et des travaux hydrauliques de la ville d'Erétrie : pour ces derniers, en effet, les preuves sont formelles.

Dans le chapitre d'épidémiologie, nous avons signalé un fait beaucoup plus précis. Une peste (épidémie), due aux mauvaises odeurs du fleuve avoisinant, ravageait les habitants de Sélinonte.

Le médecin philosophe Empédocle eut l'idée de mêler le cours des deux rivières voisines à celui du fleuve incriminé, pour en adoucir les eaux par ce mélange : la peste effectivement cessa...

N'est-ce pas là une mesure prophylactique des plus parfaites, en tenant compte de l'époque qui nous préoccupe ? Empédocle a, en effet, bien vu la cause de cette épidémie que nous avons qualifiée de paludisme, dans les eaux stagnantes du fleuve, et l'adduction des deux rivières voisines avec celui-ci n'a fait que favoriser l'écoulement de ses eaux, foyer de gîtes et d'éclosion des anophèles.

Il résulte donc que les anciens Grecs avaient non seulement remarqué l'influence néfaste des marais sur la santé, mais encore que des mesures prophylactiques ont été prises, pour se préserver contre la maladie des marais : le paludisme.

Diagnostic

Au point de vue diagnostic, nous n'avons rien trouvé dans les auteurs, qui puisse venir à l'appui de notre thèse. Cela va de soi, car les anciens ne connaissaient pas la maladie, que nous essayons de retrouver à travers leur œuvre. Et nous n'avons d'eux que des prescriptions symptomatiques non suivies de synthèse.

Le pronostic, au contraire, les préoccupait davantage, comme il est resté le fait dominant de la pathologie de notre époque. Ce qu'on recherchait, en effet, à travers le diagnostic, c'était la conséquence de la maladie au point de vue vital ou fonctionnel. Mais les deductions des auteurs ne nous sont pas d'un grand secours pour notre argumentation : par exemple, le fait qu'Hippocrate considérait, comme un élément de pronostic sévère, l'apparition de la tierce en automne, nous est assez difficile à expliquer. Au contraire, l'interprétation des urines foncées, noires, comme ayant une signification de mauvais augure, reste néanmoins classique, pouvant s'expliquer par un mauvais fonctionnement du rein.

Thérapeutique

Il va sans dire qu'Hippocrate, Galien et Aretée ignoraient la thérapeutique du paludisme, considérée aujourd'hui comme le traitement spécifique de la malaria. Ce médicament n'apparut, en effet, qu'au XVII^e siècle,

sous forme de quinquina et au XIX^e siècle sous la forme de son alcaloïde : la quinine.

Les anciens se contentaient d'un traitement symptomatique, mêlé de beaucoup de formules, dérivant de la vieille médecine sacrée et de superstitions locales.

Nous lisons, par exemple, dans Hippocrate, que le frisson et le refroidissement, qui marchent avec les fièvres, étaient combattus par le repos absolu et les onctions. L'enveloppement du corps entier, au moyen de couvertures, était très indiqué. Comme boisson on ne permettait que l'hydromel.

Le traitement des fièvres consistait en prescriptions d'hydromel, d'oxymel, en purgations et en ptisane. Cette dernière, cependant, devait être donnée avec beaucoup de précaution, en surveillant les redoublements de fièvres : en effet, elle ne trouvait son indication que lorsque ces redoublements touchaient à leur fin, étaient le plus loin possible de leur retour, et quand l'urine avait subi la coction.

La saignée était le remède capital « ἡγεμονικόν πάντων φλεβοτομία de l'hypertrophie splénique et de toutes les maladies où il y avait engorgement des humeurs.

On en venait ensuite aux clystères, à moins que la maladie n'eût été grande et intense. Si elle l'était, la purgation remplaçait les clystères après la saignée.

La thérapeutique locale consistait en applications de graine de lin sur l'hypochondre gauche. Le cataplasme devait être tiède et cuit avec de l'eau et de l'huile.

Galien est encore plus explicite, au point de vue thérapeutique, car il nous a laissé séparément le traitement de chaque forme des fièvres intermittentes.

La fièvre quotidienne était traitée avec l'oxymel et les boissons diurétiques ; les purgatifs doux étaient également recommandés.

Pour la tierce, il faisait vomir le malade, pour évacuer la bile jaune, qui afflue dans l'estomac, favorisait la diurèse par des boissons d'ache et d'aneth, et donnait de l'absinthe s'il n'y avait pas de signes de coction ; les bains chauds d'eau potable étaient d'une grande utilité, parce qu'ils faisaient sortir la bile à travers les pores de la peau. Comme diète, les aliments humectants et refroidissants étaient préférés, la bile jaune, provocatrice de la fièvre tierce, étant très chaude ; parmi les légumes, il recommandait l'arroche, la bette, la laitue, le concombre, etc...

Le traitement de la quarte consistait dans le réchauffement des extrémités avant les frissons et pendant les intervalles d'apyrexie, dans les vomissements provoqués et les purgations, par des médicaments et ceci pour évacuer la bile noire. La saignée et l'ellébore avaient aussi leur place.

La grosse rate était traitée de la même façon qu'au temps d'Hippocrate, c'est-à-dire par la saignée, les clystères ou purgations ; localement, après avoir arrosé d'absinthe la partie affectée, il appliquait un emplâtre de soufre et d'alun. Les médicaments diaphorétiques devaient prédominer dans le cas où la tumeur de la rate était nettement squirrheuse. L'écume de sel était douée d'une propriété remarquable et guérissait la tumeur quand elle était appliquée à l'extérieur dans une vessie.

La corne de cerf, pulvérisée, brûlée, mélangée avec

du vin et appliquée sous forme de cataplasme, rendait solides les dents malades (l'astragale du bœuf avait également la même propriété). Bue avec du miel, elle était antelmenthique et fondait la rate avec l'oxymel.

Aretée ne nous donne pas le traitement des fièvres intermittentes. Il parle seulement de la thérapeutique de la grosse rate. Comme Hippocrate et Galien, Aretée met la saignée au premier rang.

Pour le ramollissement de la rate, il conseillait comme médication interne le mélange du vinaigre avec de l'huile et du miel et comme médication externe des applications adoucissantes.

Ces notions de thérapeutique semblent s'écarter un peu de notre sujet. Il nous était cependant difficile de n'en pas parler, car elles se rattachent étroitement à la question du paludisme dans la Grèce antique. Elles ont, en outre, l'avantage de nous montrer certaines faiblesses de nos anciens.

C'étaient incontestablement de grands cliniciens, de remarquables observateurs. Mais ils ont fait créance à une thérapeutique qui nous paraît enfantine.

CHAPITRE III

Les descriptions rapportées concernent-elles le paludisme ?

Mainenant que nous avons recueilli une abondante moisson de faits à travers les écrits grecs, il nous reste à accomplir la tâche la plus importante : démontrer que tout ce que nous avons accumulé, du point de vue étiologique, symptomatique, clinique et prophylactique, doit logiquement être attribué au paludisme.

Pour ce faire, nous nous proposons tout d'abord de montrer que dans la Grèce antique, existaient déjà les conditions nécessaires au développement du paludisme, tout comme aujourd'hui.

En particulier, il sera nécessaire de prouver l'existence des marais et celle des moustiques, indispensables à la propagation de la malaria. Le terrain paludéen une fois acquis, nous ferons l'analyse des symptômes que nous avons collationnés et nous montrerons pour chacun d'eux qu'ils peuvent être dus au paludisme.

En dernier lieu, nous ferons la synthèse de tous ces faits épars, et nous construirons un tableau clinique, absolument identique à celui donné par la fièvre paludéenne dans les auteurs modernes.

L'existence des régions marécageuses dans la Grèce antique est un fait absolument certain.

Nous avons vu, chemin faisant, que les marais étaient déjà signalés dans la fable (hydre de Lerne, lac de Stymphale, abords de la ville de Troie). Mais surtout les historiens nous ont parlé de marais de Marathon, de Béotie et de ceux qui se trouvaient sur les bords d'Ilissos et Kipissos aux portes d'Athènes. En outre, les fouilles de ces dernières années confirment que des travaux d'assèchement des marais ont été exécutés à l'époque antique, et nous avons déjà mentionné ceux du lac de Dystos, du lac Copaïs et de l'antique Erétrie.

Enfin, nous avons vu que l'étymologie même de certaines villes ou pays impliquait une origine palustre.

Mais la malaria n'est plus qu'un vain mot et nous savons bien que, sans moustiques et principalement sans anophèles, il n'y a pas de paludisme.

Les moustiques étaient bien connus des Grecs ; les médecins anciens n'en ont parlé que pour décrire les troubles épidermiques qu'ils provoquaient (car ils ignoraient qu'ils puissent être vecteurs de maladies).

Les auteurs littéraires en ont fait mention plus fréquemment : nous avons cité la fable d'Esopé, l'Agamemnon d'Eschyle, les nuées et les oiseaux d'Aristophane.

Ce sont là preuves surabondantes. Un fait reste toutefois dans l'ombre : l'existence de l'anophèle. La clas-

sification des différentes espèces de moustiques, est-il besoin de le dire, n'était pas faite à cette époque.

Toutefois, il est bon de remarquer que les « konops » et les « empides » sont des animaux fragiles et mauvais voiliers. Leur migration par les airs est de ce fait impossible puisque, comme l'a bien montré M. le Professeur Guiart, ils s'avèrent impuissants à traverser le Rhône. Par conséquent, puisqu'ils existent dans la Grèce actuelle et qu'il est difficile de concevoir qu'ils aient pu y être amenés de contrées lointaines, l'on peut conclure presque avec certitude qu'ils figuraient parmi les « konops » et les « empides » dont nous parlent les vieux auteurs.

Ainsi le terrain favorable au développement de la malaria est nettement établi : reste à savoir si la maladie elle-même a pu s'observer à cette époque.

Pour éclaircir ce point, nous allons reprendre un par un les symptômes décrits par les auteurs grecs.

A tout seigneur, tout honneur : nous commençons donc par la fièvre.

Dans notre chapitre ayant trait à la littérature, nous avons relevé dans les auteurs de nombreux passages concernant la fièvre. Les allusions qui y sont faites sont néanmoins très vagues pour être utilisées.

Toutefois, nous trouvons dans Platon la description des fièvres intermittentes : quotidienne, tierce et quarte.

Mais c'est la littérature médicale qui contient les arguments de choix en faveur du paludisme.

Hippocrate et Galien nous ont laissé une classification des fièvres intermittentes, qu'il convient d'étudier

très minutieusement pour connaître de façon certaine leur rapport avec la malaria.

Certes, de nombreuses affections peuvent s'accompagner de clochers thermiques, inscrits, soit sur une courbe déjà pyrétique, soit sur une courbe normale. Mais aucune ne donne des accès d'une régularité absolue revêtant le type tierce ou quarte, si ce n'est la fièvre des marais. Aussi, si les discussions peuvent se succéder à l'infini sur la fièvre quotidienne (φθ à grandes oscillations, toutes les septicémies, tous les abcès profonds pouvant donner un tel aspect febrile), il n'en est pas de même pour les autres types intermittents observés par Galien et Hippocrate et nous pensons avoir le droit de dire qu'il s'agissait d'accès palustres.

De nouveaux symptômes, observés par les auteurs en même temps que la fièvre, viennent d'ailleurs renforcer notre manière de voir.

Les frissons ont été souvent notés dans les observations cliniques d'Hippocrate et dans le chapitre de Galien relatif aux fièvres. Or, l'on sait que c'est un symptôme capital de l'accès palustre. A ces frissons s'ajoutent d'ailleurs le refroidissement des extrémités que l'on observe aussi à l'heure actuelle au cours de la malaria. Si donc le terme de fièvre trouvé dans les classiques était suffisamment vague pour se rapporter à toute maladie donnant de l'hyperthermie, la description, des fièvres intermittentes s'accompagnant de frissons, de refroidissement des extrémités et de sueurs rétrécit le problème d'observation, qu'ils ont faite de fièvres à type tierce ou quarte, et nous conduit au paludisme.

Nous en approchons encore bien plus, lorsque nous en arrivons à étudier la splénomégalie. Là encore, point n'est besoin de nous retarder à faire le point de départ entre les septicémies, les infections chroniques ou aiguës, les maladies du sang pouvant produire une hypertrophie de la rate, et ceci parce que la grosse rate est vue au milieu d'un contexte clinique, qui ne permet que de la rattacher au paludisme.

Toutefois, cette manière de voir est exacte lorsqu'il s'agit d'une splénomégalie apparue au cours d'une de ces fièvres intermittentes. Dans le cas où la grosse rate s'observe au cours d'une cachexie, elle pourrait être rapportée à d'autres maladies qu'à la malaria. Une fois de plus, dans ce cas, il faut, pour faire la preuve de l'origine palustre, s'adresser aux autres symptômes qui nous sont signalés par les vieux auteurs comme complétant la scène clinique.

De la décoloration des téguments souvent signalée, de leur teint ictérique dans d'autres cas, des hydropisies concomitantes, nous ne pouvons pas tirer un argument irréfutable.

En effet, tous ces symptômes s'observent dans d'autres affections s'accompagnant de tuméfaction de la rate et aussi diverses qu'une cirrhose ou une leucémie par exemple, mais de telles cachexies ont été observées par l'un et par l'autre avec prédilection aux bords des étangs marécageux et ceci est en faveur de la malaria. Surtout Aretée a vu la filiation entre certaines fièvres s'accompagnant de frissons, de tuméfaction de la rate et de telles cachexies. Il a d'ailleurs fait ces observations aux bords des marais.

En même temps que nous analysons les cachexies à grosse rate décrites par les anciens, nous avons abordé la discussion étiologique. Nous savons à présent combien fausse était la théorie de la propagation de ces fièvres à grosse rate par l'absorption d'eau croupie. Mais leur observation n'a pas été vaine puisqu'elle nous permet, depuis les travaux de Laveran, de rattacher cette affection à l'anophèle qui habite le bord des étangs et derrière lui au paludisme.

Le point de vue prophylactique ne nous arrêtera pas longtemps. Nous avons noté, chemin faisant, qu'Empédocle aurait fait cesser l'épidémie de Sélinonte, causée par les mauvaises eaux du fleuve avoisinant, en menant dans celui-ci les eaux de deux rivières voisines, ce qui, pensons-nous, dut accélérer le cours du fleuve et détruire les larves des moustiques.

Pour être complet, il nous reste à rappeler les différentes épidémies que nous avons trouvées à travers la littérature grecque et qui pouvaient se rapporter à une recrudescence des fièvres palustres. On sait, en effet, qu'à l'heure actuelle la malaria revêt, dans les pays où elle est endémique, un caractère de gravité bien différent suivant les années.

Nous avons vu se préciser, à mesure que s'accumulaient les symptômes recueillis à travers les livres grecs, un tableau clinique que nous croyons pouvoir rattacher à la malaria. Certes, il s'agit là d'un faisceau important et convergent de preuves. Nous devons loyalement reconnaître cependant, qu'aucune n'est absolue.

Le seul texte irréfutable ne peut évidemment nous

être donné, puisque ce serait la constatation du parasite de Laveran dans le sang.

Et pourtant dans quel cadre nosologique, sinon dans celui du paludisme, faire rentrer une maladie qui présente les caractères suivants :

Poussées de fièvres intermittentes, à type tierce ou quarte, s'accompagnant de frissons, de refroidissement des extrémités et parfois de sueurs, d'une splénomégalie avec ou non participation de l'hypochondre droit, pouvant, comme l'a formellement noté Arétée, aboutir à une cachexie avec splénomégalie.

Si l'on joint à cela qu'un tel syndrome a été observé près d'eaux stagnantes dans un pays qui n'est dépourvu ni de marais, ni de moustiques, comment le mot de malaria ne viendrait-il pas tout naturellement à l'esprit ?

On serait d'ailleurs ingrat, si l'on manquait de citer Littré qui, dans sa traduction d'Hippocrate, a noté avec une clairvoyance pénétrante une similitude extrême, entre les fièvres d'Algérie, observées par Maillot, lors de sa conquête, et la pyrétologie d'Hippocrate.

Un dernier point reste à préciser en conclusion de tout ceci : le paludisme a-t-il été autochtone ou bien fut-il importé par des voyageurs paludéens venus d'autres régions ? Nous n'avons personnellement rien trouvé qui puisse nous éclairer sur cette question. Toutefois, si on en croit M. Niclot, le paludisme serait importé d'Egypte.

En effet, c'est de plusieurs siècles avant Homère et avant la guerre de Troie que datent les premières relations, entre la mer Egée et le bassin du Nil. Témoin

l'origine égyptienne d'un grand nombre de personnages à demi-mythiques (fondateurs de villes, protecteurs d'arts utiles, etc.), tels que Cecrops, Danaos, Inachos, Témoïn, à une époque encore beaucoup plus reculée, les relations qui existaient entre le pays des Pharaons et la Crète, relations dont nous avons la preuve par des restes de peinture égyptienne des XVI^e et XVII^e siècles av. J.-Ch. Ces peintures représentent, parmi les nombreux peuples qui viennent offrir leurs offrandes aux Pharaons, des Crétois reconnaissables à la forme de leur taille et de leurs épaules.

Il n'y aurait donc rien de surprenant, d'admettre que le paludisme n'ait existé en Grèce que depuis qu'il y a des Grecs civilisés. L'Histoire, en effet, ne nous montre pas de civilisation en Grèce sans relation aucune avec l'Egypte et d'autre part nous apprend de sources diverses (Inscription, histoire biblique) que la malaria sévisait déjà au bords du Nil. D'ailleurs il existait en Egypte de très nombreux marais, comme le rapporte Hérodote et sous Mina, premier roi de ce pays, toute l'Egypte n'était qu'un immense marais.

Le même auteur mentionne, en dehors des marais, l'existence des moustiques et nous décrit, en même temps comment les Egyptiens se protégeaient contre les insectes. « Voici le remède, dit-il, qu'ils ont trouvé contre le grand nombre des mouches piquantes. Les tours et les châteaux défendent ceux qui habitent le haut des marais : d'autant qu'ils s'y retirent pour dormir et que les cousins, à cause des vents, ne peuvent

« (7) Βασιλεῦσι δὲ πρῶτον Αἰγύπτου ἀνθρώπων. Ἐλεγον Μῆνα, ἐπὶ τούτου πᾶσι Αἰγυπτῶν εἶχει ἔλκος». (Her. II ch 2 à 6)

voler si haut. Ceux qui demeurent au bas ont trouvé cette invention : Chacun d'eux a un filet à lui, dont il pêche le jour et, de nuit, il lui sert de tour de lit : car s'il dormait avec linceul et couverture, les cousins le mordraient à travers l'un et l'autre, ce qu'ils n'essayent jamais sur le filet. » (Hérodote II).

Sous Psammetique, au cours des travaux de percement du canal à la Mer Rouge, d'importantes épidémies, peut être de dysenterie ou de fièvre typhoïde, peut être aussi de paludisme, se sont développées.

On sait en réalité que des épidémies paludéennes s'observent ordinairement au cours de tels travaux. De nos jours encore, il s'en est développé lors du percement de l'Isthme de Corinthe, de Panama, etc... Si l'on rejette l'hypothèse de la malaria importée d'Égypte et qu'on veuille toutefois lui conserver une origine étrangère, rien ne s'opposerait, semble-t-il, à ce qu'elle soit venue de Scythie. Les relations entre la Grèce et la Scythie, quoique moins suivies certes et moins nombreuses, ne laissent pas d'être fort anciennes et l'on sait, par Hérodote que la Scythie était entourée de nombreux marais. (Livr. IV, ch. 111).

On lit également dans Hérodote (Livr. IV, ch. 48) que « le grand fleuve Istros qui traverse le pays de Scythie est appelé par les Scythes porata et par les Grecs, fièvre. » Or, Istros, c'est le Danube et, aujourd'hui, ses rives sont empestées de paludisme.

« (8) Τὸν δὲ διερχόμενον διὰ τῆς Σκυθικῆς χώρας μέγαν ποταμὸν Ἰστρον, οἱ μὲν Σκῦθαι πόρατα καλέουσιν, Ἕλληνες δὲ πυρετόν ». (Hérod. II Ch. 48).

Le fait donc de la contagion de la Grèce par l'Égypte ou par la Scythie est possible, mais rien ne le démontre.

Ceci est d'ailleurs en dehors de notre cadre, nous posons seulement la question et d'autres pourront peut-être la résoudre.

Conclusions

I. Le paludisme existe dans une grande étendue du globe et, à l'heure actuelle, il est particulièrement endémique dans la Grèce moderne.

II. On peut donc penser logiquement qu'il existait déjà dans la Grèce antique, les conditions climatériques n'ayant pas variées depuis cette époque. **On doit** ainsi en trouver des traces dans la littérature grecque.

III. En effet, de nombreux passages des anciens auteurs : depuis les récits de la fable jusqu'aux tragiques, en passant par les historiens et les philosophes, font allusion à des troubles morbides pouvant se rattacher à la malaria.

IV. Mais ce sont surtout les travaux des médecins grecs, en particulier ceux d'Hippocrate, d'Aretée et de Galien, qui nous fournissent un faisceau de preuves presque formelles de l'existence du paludisme à leur époque.

V. L'ensemble de ces preuves est condensé dans le passage d'Aretée que nous avons cité au cours de cet ouvrage et que l'on peut résumer ainsi :

« Il existait en Grèce antique une maladie caractérisée par les accès de fièvres intermittentes avec frissons et grosse rate, qui évoluaient souvent vers une cachexie avec splénomégalie et modification de couleur des téguments.

VI. Malgré l'absence d'épreuve parasitologique, nous avons cru pouvoir affirmer qu'il s'agissait là du paludisme.

<i>Vu :</i>	LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
LE DOYEN,	GUIART.
JEAN LEPINE.	

Vu et permis d'imprimer

LYON, le 31 Octobre 1930

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
JOSEPH GHEUSI.

Bibliographie

La plupart des auteurs anciens ayant été mentionnés au cours de ce travail, nous ne citerons que les auteurs modernes qui se sont occupés de notre sujet.

ANASTASOPOULO. — Le paludisme en Grèce (texte grec). Athènes, publications de *La Ligne*, p. 282.

BALFOUR. — Historical aspects of malaria. (*Nature*, London, 1925, CXV, p. 17/20).

CARDAMATIS. — Le paludisme en Grèce dès l'époque la plus ancienne jusqu'à nos jours (texte grec). Athènes, 1909, éd. Paraskivas et Leonis.

— La malaria di Eretria dai tempi preistorici. Roma, 1928, *ditta Courrier*.

— Sur lago Dystos. Roma, 1928, *ditta Courrier*.

CARDAMATIS et SARRAS. — Le paludisme en Grèce (texte grec). Athènes, 1907, publications de *La Ligne*.

CAWADIAS. — Le paludisme dans l'histoire de l'ancienne Grèce. (*Bull. Soc. Fr. d'hist. de la Médecine*, Paris, 1909, VIII, p. 91/94).

COUSIS. — Le paludisme en Grèce (texte grec). Athènes 1909, p. 197.

DELAMARE. — Un aperçu historique sur le paludisme. (*Rev. prat. des mal. des pays chauds*, Paris, 1923, p. 3/14).

GUIART. — La Médecine grecque aux temps héroïques. (*Biologie Médicale*, n° 7 et 8, 1925).

- GUIART. — Précis de parasitologie. Lib. J. Baillière et fils, 1922.
- IANKELEVITCH. — Du rôle de la malaria dans la Grèce antique. (*Presse Médicale*, 4 décembre 1909,
- JONES. — Malaria and greck history. Manchester, 1909. (Malgré toutes nos recherches, il nous fut impossible de consulter cet ouvrage).
- LAVERAN. — Traité du paludisme. Paris, 1907, éd. Masson et Cie.
- LITTRÉ. — Œuvres d'Hippocrate. (*Des airs, des eaux et des lieux. Des épidémies*, Paris, 1840, éd. Baillière).
- MARÈVRE. — Le paludisme dans la Grèce antique. (*Medicina*, 11-12, 1925, p. 20/31).
- NICLOT. — Fièvres et Marais, notes sur l'antiquité gréco-latine. (*Paris Médical*, 1^{er} juin 1929).
- Le moustique. Son histoire dans l'antiquité classique. (*Paris Médical*, 1920).
- L'anophélisme macédonien dans ses rapports avec le paludisme au cours de l'année 1916. (Extrait du *Bull. de la Soc. de Pathologie exotique*).
- NICLOT, BAUR, MONNIER-VINARD-BEGUET. — Traité du paludisme. (*Presse de l'Armée d'Orient*, 1918).

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	9
PREMIÈRE PARTIE. — Littérature générale....	13
<i>Chapitre I.</i> — Ce qui dans les auteurs grecs peut se rapporter au paludisme.....	15
<i>Chapitre II.</i> — Epidémiologie.....	25
<i>Chapitre III.</i> — Géographie.....	33
DEUXIÈME PARTIE.....	41
<i>Chapitre I.</i> — Le paludisme dans la littérature médicale grecque.....	43
<i>Chapitre II.</i> — Etiologie, prophylaxie et trai- tement du paludisme dans la médecine grecque.....	61
<i>Chapitre III.</i> — Les descriptions rapportées concernent-elles le paludisme ?... ..	79
Conclusions.....	89
Bibliographie.....	91



IMP. BOSC FRÈRES & RIOU

n° 42, QUAI GAILLETON .

6 6 6 6 6 LYON 6 6 6 6 6



